

nāuīgiāriūs, CIL XIV 4144; *ad*-, *ē*-, *in*-, *prae*-, *prae-ter*-, *re*-, *sub*-, *trāns-nāuīgō*; *pernāuīgātūs*.
nāuīger, *nāuīuorūs* (poétique).

Nāuīsaluīs (dea); *nauīfragūs* et ses dérivés, *nauīfragūm*, *nauīfragārē*, etc., latinisé en *nāuīfragus* (Vg., Ov.); calques du gr. *vāvōxē*-, *γένως*; *naustibulum*, *-i* n. : *uocabānt antiqui uas aluei simile uidelicet a nauis similitudine*, F. 168, 27; cf. *uestibulum*.

Emprunts directs au grec : *nauta*, *-ae* m. : matelot, de *vāvōtēs*. Latinisé en *nāuīta* sous l'influence de *nāuīs* (cf. Plt., Men. 226 et Mi. 1430); *nauticūs*; *nautālīs* (Aus.); *nautea*, *nauīsia*, *-ae* f. (= *vāvōtla*, *vāvōtia*) : mal de mer, vomissement.!

Dérivés : *nauseō*, *-ās* (= *vāvōtāw*); *nauseābilis*, *nauseātōr*, *nauseābundūs*; *nauseola*, *nauseōsūs*; *nauīsētās* (Orib.). Cf. aussi *nauīarchus* (*nauchus*, Gl.), *nauīclērūs*, *naumāchūs*, *naupēgūs*, *nauīlūm* (= *vāvōlōv*), *naupliūs*, *nauīcāriūs*, *nautilus*, etc. C'est aux Grecs que les Latins ont emprunté la plupart des termes de navigation, comme c'est d'eux (et sans doute des Étrusques) qu'ils ont appris la navigation elle-même.

Les langues romanes ont conservé *nāuīs*, panroman, M. L. 5863, et les diminutifs **nauīcō* (*nauīca*, *nauīcus*), M. L. 5859; *nauīcōlla*, 5860; *nauīcula*, 5860 a; *nauīgārē*, 5861; *nauīgūm*, 5862; *nauīfragārē*, 5854; *nausea*, 5857 (v. B. W. *noise*); *nauīclērūs*, 5852; *nauīlūm*, 5855 (v. B. W. *inautonier*). Le germanique a : m. h. a. *nāwē* (*Nae*), de *nāuī(n)*.

Ancien thème radical comportant *ā* constamment (les formes à *-au*- résultent d'abrégements secondaires) : skr. *nādū* (acc. *nādām*), gr. *νεῶς* (gén. *νεώς* de *νῆ*), ancien **νεῶς*; acc. hom. *νῆ*). En latin, le mot est passé aux thèmes en *-i* comme beaucoup d'autres thèmes consonantiques (cf. *canis*, *iuenis*, et même *bouis*, *Iouis* à côté de *bōs*, *Zeōs*, etc.). Il se retrouve aussi en celtique : irl. *nau* (gén. *nōe*), en germanique : v. isl. *nōr* « bateau », *nau*-st « endroit où l'on met un bateau », en arménien : *nau*, gén. dat. loc. *nawi*, instr. *nawau*. L'accusatif lat. *nāuēm* peut, du reste, reposer sur **nāwām* (cf. *canis*, *canem*).

*naupreda (-pri), -ae f. : lamproie (Polem. Silv., Anthim.).¹ Gaulois?

*nauīcīt : *cum granum fabae se aperii nascendi grātia*, *quod sit non dissimile nauīs formae*, Fest. 170, 21. Sans autre exemple et inexpliqué. Ni le rapprochement avec *naucum*, ni celui avec *nāuīs* qu'indique Festus ne satisfait.

nauta : v. *nāuīs*.

nāuīs, *-a*-, *-um* (ancien *gnāuīs*) : industriels, diligent, actif.

Dérivés et composés : *nāuō*, *-ās* : accomplir avec zèle; *n.* *operam* « donner tous ses soins à »; *nāuē*, forme ancienne remplacée par *nāuīter*, et *nāuīnter* (Cassiod.) : avec zèle, d'où « d'une manière accomplie »; *nāuītās* : zèle; *nāuītēs* (Gloss.); *ignāuīs* : paresseux, lâche; *ignāuīa*, que Commodien emploie avec le sens de « ignorance » d'après *ignārūs*; *ignāuō*, *-ās* (Acc.); *ignāuīscō* (Tert.).

Formes anciennes (ENN., PLT.) et classiques, mais assez rares; peu employées à l'époque impériale et non représentées dans les langues romanes.

Doit représenter **gnōwōs*; cf. gall. *go-gnaw* « activité », et, avec vocalisme *ē*, v. h. a. *ir-chnān* « reconnaitre » (all. mod. *erkennen*), v. isl. *knār* « qui s'entend à, brave ». Pour le sens, cf. irl. *-gnāi* « j'agis », etc. La racine doit être celle de (*g*)*nōscō*, non celle de *gnē*, cf., pour le sens, le développement germanique de *hūgnān*, de « comprendre » à « pouvoir », et, en particulier, v. isl. *kaern* « éprouvé », v. h. a. *kuoni* « brave ». V.

1^o *nē* : forme brève de la négation, qui n'existe pas isolément (v. ci-dessous sous *nē*) et qui a été renforcée de diverses manières pour acquérir une valeur plus expressive, cf. *ne-c* (différent de *neque*, *ne* « et ne pas »), *ne ni*, *ne-g*, *nōn*, etc.; subsiste encore dans d'anciennes juxtaposés dont les termes sont devenus inseparables : *nēcessēs*, *nēfās*, *nēfandūs*, *nēfāriūs*, *nēfāstūs*, *nēparcūn*, *nēpus* glosé *non purus*, *nequeō* (?), *nōlō*, *nēuis*, *nēuolō* (de **nēuolō* > *no[u]olō* > *nōlō*), *ne-uter*, *ne-utiquam*, *nimis* de **ne-mis* (?), *nisi* de **ne-sei* avec assimilation de l'è à l'i suivant; cf. *semel* et *similis*. *Nē* est également, quoique la quantité ne soit plus discernable, dans *nēcīs*, dans *nēfrēs* (v. *nēfēndēs*); dans les formes contractées *nēmō* de **ne hemō*, *nōn* (cf. plus bas), *nillūs*, *numquam*, *nosquām*, etc.; en fin de mot dans *quid* de **qui-ne*, et sans doute dans *sin*.

La prose archaïque présente certains emplois de *ne* pour lesquels il est impossible de décider si l'on a affaire à *nē* ou à *nē*, par exemple dans le SC. Bac., *dum ne minus senator[i]bus C adesent; ne minus trīnum nouīnum*; dans la Sent. Minuciorum, l. 31, *dum ne alīum intro mītāt nisi*; l. 41, *dum ne ampliōre | modūm pratorūm habeant*. Toutefois, dans cette inscription, étant donné que *nē* est remplacé par *nei*, *ni* (par exemple, l. 6, *is ager uectīgl̄ nei siet*; l. 30, *ni quis posidēt*, l. 32, *is eum agrūm nei habēto niue frūmīno*; l. 34, *ni quis prohibēto, niue qui uim facīto, neīue prohibēto quōminus*; l. 36, *uectīgl̄ inuitē dare nei debēto*; l. 40, *ni quis sicet niue pascāni niue frūtrātū*), il est probable que *ne* est bref. Il le serait donc encore dans Varr., R. R. 2, 4, 21, *castrānt uerres comodissime anniculū utique ne minores quam semestres*.

Nē subsiste aussi dans la forme composée *nēque* « et ne... pas », formée de *ne* + *que*, qui alterne avec *ne* dans les mêmes conditions que *aque* avec *ac*. *Neque*, *ne* est panroman, M. L. 5868; B. W. *ni*. *Ne* est demeuré encore dans les groupes *ne inde* (?), cf. M. L. 5882 (étymologie douteuse, cf. B. W. sous *néant*, expliquée par **ne entem*), et ne *ipsi* *ūnūs*, 5883, à côté de *nequeō* *ūnūs*, 5896. Il n'y a pas de groupe **nēue* « ou ne pas », en regard de *neque* « et ne pas »; il n'y a que *nēue* (*neu*). — Forme réduite *in-*. V. ce mot.

2^o *nē* : forme de la négation à voyelle longue, correspondant à osq. *ni* (avec *i* issu de *ē* fermé). N'avait pas de valeur subordonnante à l'origine, comme le prouve encore *nē... quidēm* « non pas... même », *nēquam*, *nēquām* « d'aucune manière », *nēquām* « sans nul résultat, en vain » et aussi « sans raison » et la forme **nēmīca* que supposent certains dérivés romans, M. L. 5885, *nēue*, qui anciennement pouvait s'employer là où la prose classique aurait employé *neque* (cf., inversement l'emploi de *neque* pour *nēue* dans Cic., Att. 12, 22, 3; *habe tuūm negotiūm nec... exīstīma*), *ut nē* (cf. gr. *ά*

προ Ennius ap. Cic., de Or. 1, 45, 199, *quos ego ope- rātē | pro incertis certos... | dimitto, ut nē res temere trac- tent turbidas*, dont les deux termes peuvent être séparés. Cic. Verr. 2, 4, 63, § 140, *ut causēs communi salu- rūne ne decessent*; *qui nē, quomodo nē, utinam nē, modo nē, dummodo nē*.

Dans la répartition que la langue a faite de *nē*, *ni*, *nōn*, l'usage s'est établi de réservé *nē* pour l'expression d'une défense, d'un souhait, d'une éventualité, d'une concession, d'une restriction, etc., et *nē* est devenu la négation accompagnant l'imperatif et le subjonctif, comparable pour le sens au gr. *μή* (qui n'a pas de correspondant en latin non plus que dans les autres langues indo-européennes qui vont du slave à l'italo-celtique); cf. *μή xpātrē* et *nē fācīs*, *nē fēcerīs*. La locution *ut nē* est réduite à *nē*, qui est devenu ainsi une véritable conjonction de subordination, opposée à *ut* et employée dans le sens de « pour que... ne... pas, de peur que... ne ». De là l'usage de *nē* après les verbes marquant la crainte ou une interdiction, un empêchement, *timeō*, *interdicō*, *impēdiō*, *caueō*, etc.

3^o *ne* : négation, qu'il ne faut pas confondre avec la forme réduite de *neque*. Surtout employée à l'époque archaïque; cf. Lex XII Tab. 5, 4, *si intestato morītur cui suis heres nec escit*; 5, 5, *si agnatus nec escit*; et 5, 7; 8, 16; Caton, Agr. 141, 4, *Mars pater si quid tibi... nec satisfactū est*; se trouve encore dans Plaute, *Nae- vius* (cf. Fest. 158, 27) et jusque dans Catulle, 64, 83, *funera nec funera = gr. τάφοι τάφοι*, et Virgile, *quod nec uertat bene*, B. 9, 6, dans une formule traditionnelle de malédiction. A disparu, par suite, sans doute, de l'homonymie avec *nec* (doublet de *neque*), et ne s'est conservé que dans la formule juridique, *rēs nec mancipi*, et dans les anciens juxtaposés *nēcīpāns*, *nēcīpīns*, *nēcīllūs*, Plt., Tri. 282, *nēcumquē ne umquam quēm quēm*, P. F. 161, 1, et peut-être dans *nēqueō* (v. *queō*). Les langues romanes ont aussi des représentants de *nē* *ūnūs*, *nequeō* *ūnūs* « aucun ». M. L. 5875, 5896; B. W. sous *personne*.

En ombrien, c'est une forme de **nei* élargie par *-p* = lat. *-que* qui équivaut à la fois à lat. *nōn* et à lat. *nē*: *sue neip portust* « si nec portārit », T. E. 7 b, 3.

4^o *neg-* : forme renforcée de *ne*, qu'on a dans *nēgō*, *nēgōtīum* (v. ces mots). On pourrait penser à une particule *-ge* (cf. gr. *γέ*); cf. le même procédé dans lit. *negu* « ne pas ». Mais pour *nēglegō*, étant donné le doublet *nēlegō*, on se demande si le *g* n'est pas dû à une sonorisation, *ne* et *neg-* représentant un ancien **ne-k* (*ne-g*).

5^o *nēl*, ancien *nei* : négation formée de *nē* + *i*, même particule épédeictique qu'on trouve dans le démonstratif, *haec de *ha-i-ce*, cf. *oōx* et *oōx̄l*, osq. *nei* « *nōn* ». Le sens ancien est « ne... pas » sans valeur subordonnante, conservé encore dans *nīmīrum*, ancienne phrase nominale, « il n'est pas étonnant », demeurée comme adverb, et *quidēm* « pourquoi non? »; ou avec valeur subordonnante, équivalant à *nē*, e. g. CIL I² 591, *eisque curarent... neīue ustrīnae... neīue foci ustrīnae caussā ferent, neīue sterūs... fecisse conieūsce uelit*; SC. Bac. I² 581, *neīuis eorum Bacanal habuise uelit*, en face de *sacerdos neīuis uir eset* (noter ici l'alternance de la forme renforcée *nei* en tête de la phrase et de la forme

réduite *nē* en position enclitique). Mais *nī* a de bonne heure été réservé aux phrases conditionnelles, ainsi Lex XII Tab. 1, 1, *si in ius uocat, ito; ni it, antestāmino*; 8, 2, *si membrū rupsit, ni cum eo pacit, talio esto*. On voit ainsi *nī* s'opposer à *si*, avec lequel il forme couple, et il est vraisemblable que *si* a joué un rôle dans l'évolution du sens de *nei* vers la valeur de « si... ne... pas ». *Nī* est ainsi devenu synonyme de *nisi*, avec lequel il alterne indifféremment dans l'ancienne langue, e. g. Plt., Cap. 805, *mīra edēpol sunt, nihi in uentre sumpsit confidentiam*; et Poe. 839, *omnia edēpol mīra sunt, nisi erūs hunc herēdem facit*. Dans cet emploi, *nī* a été éliminé au profit de *nīt*, forme plus pleine et qui en hiatus ne prêtait pas à équivoque. César ignore *nī*; Cicéron l'emploie surtout dans des formules toutes faites ou dans les lettres familiaires : *ni ita se res habet, haberet; quod ni ita sit, accideret*, cf. Verr. II 4, 25, 55; et pro Cae. 23, 65, *tum illud quod dicitur siue niue arridēt*; Fam. 7, 13, 1, *moriar ni puto*. La conjonction a été reprise à l'époque impériale, par affectation d'archaïsme, surtout chez les poètes; mais la langue parle l'ignorait et elle n'a pas passé dans les langues romaines.

En indo-européen, **ne* était la négation de phrase, alternant avec la forme à vocalisme zéro **nē-* au premier terme de composés (v. lat. *in-*). Ce **ne* est clairement demeuré dans skr. *nā*, v. sl. *ne*, lit. *ne*, got. *ni*, irl. *ni*. Les formes latines telles que *ne-uter* montrent qu'il avait subsisté en italique; l'ose à aussi *ne pon* « nisi cum ». Du reste, le latin l'a gardé dans *ne-que* = osq. *ne-p*, *ne-p* et *got. ni-h*. — L'*i* de lat. *nisi* résulte d'une altération phonétique.

A côté de **ne*, il y avait une forme à *ē*: véd. *nād*, got. *ne nōn* et « ne pas ». En italique, où, comme dans toutes les langues occidentales, il n'y a pas trace de la négation prohibitive **mē* (skr. *mād*, arm. *mi*, gr. *μή*), *nē* a exprimé la prohibition : lat. *nē*; l'ose a de même *ni* issu de **nē* pour la prohibition, à côté de *ne* dans *ne p(h)im* « ne quēm », *nep* « *neu* ». En latin, l'allongement régulier de la voyelle des monosyllabes autonomes suffirait, du reste, à rendre compte de la longue de *nē* qui, à la différence de *ne*, ne se lie pas à un mot suivant.

Dans plusieurs langues, **ne* a été, pour autant qu'il ne se liait pas à un mot suivant, élargi, parce que la forme était trop brève et pas assez expressive. On a ainsi véd. *nēt*, *ned*, *gāth*, *nōt*, *naēdā* (*naēdīs* « personne »), v. perse *naīy*, v. sl. *ni* (notamment dans *ni-kūto* « personne », *ni-čī*, *ni-čīto* « rien »), lit. *neī* « non plus, pas du tout » et « *ni* » (et *nē-kas* « personne »), v. isl. *ni* « *nōn* », v. h. a. *nī* « ne pas » (épithétique). L'italique a des formes correspondantes : lat. *ni*; osq. *nei* « *nōn* », *ne* « *nē* » et « *nī* », et l'on a *neip* (dans des phrases conditionnelles), *neip*, *ombr.*, *neip*, *neip* « *nōn* » et « *nēue* », « *neque* ». — En grec et en arménien, **ne* a même été remplacé par d'autres mots (v. aussi lat. *haud*). Le latin a formé un groupe plus expressif encore que tous ceux-ci : **ne-oīnom* (v. *nōn*); pour le type, cf. gr. *οὐδέν* (gr. mod. *δὲν*), et le plus ancien *οὐδακός*, ainsi que v. h. a. *nein*, etc. — Le hittite a *natta*.

-ne : particule interrogative postposée au mot sur lequel porte l'interrogation et qui est le plus souvent

(mais non obligatoirement) en tête de la phrase. Peut être réduite à *-n* ; *ain*, *audīn*, *uidēn* (avec abrégement iambique). *Nē* est la particule la plus fréquente et suppose généralement une réponse affirmative. On explique parfois ce *-ne* comme étant la négation *ne* employée dans une construction inversée marquant l'interrogation, avec le même sens que le fr. *ne... pas* dans « *ne vois-tu pas?* ». Mais ni *num*, ni *an* n'appartiennent au groupe de la négation ; il y a d'autres hypothèses possibles pour expliquer *-ne*. Il y a des particules à *n*-initial qui n'ont rien de commun avec la négation, ainsi skr. *nā* « comme », lit. *ne* « comme », v. sl. *ne-go* « que », etc., et russe *no*, v. sl. *nū* « mais », etc. Dans l'Avesta, il y a une particule enclitique *-na*. D'autre part, *-nē* s'emploie dans la langue familiale avec valeur affirmitive (cf. *nam*), par exemple *Plt.*, Mi. 309, *hocine si miles sciat* ; cf. Lindsay, *Synt. of Plaut.*, p. 101 ; J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, 49-50 ; v. aussi Stolz-Hofmann, *Lat. Gramm.*⁵, p. 648. Cf., du reste, le *ne* affirmatif.

Ne s'ajoute à *nōn* pour former *nōnne* « n'est-il pas vrai que » (cf. gr. *ἀρέτα γε οὐ*), qui implique toujours une réponse positive ; *necne*, usité dans le second membre d'une interrogation double, généralement dans une phrase de style indirect. *Nōnne* est déjà dans Plaute, cf. Lindsay, *Synt. of Plaut.*, p. 104 et 129, mais seulement devant voyelle ; cf. Lodge, *Lex. Pl.*, II, p. 131. La formation est la même que celle de *anne*. M. L. 5955.

C'est cette même particule qu'on a dans certains adverbes comme *pōne*, *superne*, *quandōne*, et sans doute dans *dēnique*, *dōnicum*.

nē : particule affirmative (identique au gr. *vñ* ; la forme *næ*, refaite sans doute sur *val*, n'est pas correcte, cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 28-29). S'emploie le plus souvent dans la langue de la conversation devant un pronom personnel, *ne ego*, *nē tū*, *ne ille*, presque toujours en tête de la phrase ou après une interjection *edepol*, *medius fidius*, *hercle*. Toutefois, après une phrase interrogative du type *egone?*, Plaute emploie l'ordre *tune*, en vue du jeu de mots, e. g. *Capt.* 857, *Egone?* — *Tune*, repris *Epi.* 575, *Mil.* 439 (en coniectura), *Mo.* 995 (?), *Persa* 220, *Sti.* 633, *Tri.* 634. La quantité de ce **n* postposé ne se laisse ordinairement pas préciser ; mais il est vraisemblable qu'il était long et se différencierait par la *-ne* enclitique qu'on a dans la phrase du type *hocine si miles sciat*, Mi. 309, citée s. u. *nē*. Ne semble plus usité après Cicéron.

Comme beaucoup d'interjections, telles que *age*, *apage*, *hercle*, etc., pourrait être un emprunt de la langue familiale au grec. Toutefois, on a vu ci-dessus l'enclitique *-ne* ; et l'*ē* de ce *nē* comme du *nē* prohibitif peut résulter d'un allongement normal dans un monosyllabe autonome.

nebrundinēs : v. *nefrendēs*.

nebula, *-ae* f. : brouillard, nuée. Ancien, usuel. Pan-roman, sauf roumain. M. L. 5865. Désigne aussi une matière transparente : *nebula linea*, un « nuage de lin » (Publilius Syrus, ap. Petr. 55), une plaque de métal très mince (Mart. 8, 33, 3) ; de là le sens de « oublie » représenté dans certains dialectes romans. M. L. 5866 ; B. W. sous *nielle* II.

Dérivés : *nebulōsus*, M. L. 5867 ; *nebulōsus* (Am.) *nebulō*, *-as* : obscurcir (tardif) ; *nebulō*, *-ōnis* m. : vit dans le brouillard, *n. lūcifugus*, Lucil. ap. Non. 2, « esprit fumeux ou nuageux » ; par suite « bon à rien », — *dictus est qui non pluris est quam nebula aut qui non facile perspicere possit qualis sit, nequam*, *nugator*, P. F. 163, 2. Mot familier comme beaucoup de surnoms en *-ō*, *-ōnis*, peut-être rattaché à *nebula* par étymologie populaire. Dérivé : *nebulō*, *-āris*, *ἀχρηστῶ* (Gloss. Philox.).

Cf. gr. *νεφέλη* « nuée » et v. isl. *niōl* « obscurité », avec *-lo*, v. h. a. *nebul* (masculin) « brouillard », *iril* (masculin, de **nebilo*), gall. *niōl* (de **nēbholo*?) ; v. P. dersen, *V. G. d. k. Spr.*, I 117). — Autre forme dans skr. *nābhā* « nuage », gr. *νέφος* « nuage », v. sl. *neb* (génitif *nebese*) « ciel ». Le hittite *alnēbes*, thème en *-ai*, avec le sens de « ciel », comme le slave. Lat. *nimbū* doit se rattacher à ce groupe, mais la forme fait difficulté ; y a-t-il eu déformation sous l'influence de *imber* ? — Sur lat. *nūbēs*, v. ce mot.

nec : v. *nē* 1, fin.

necrim : *nec eum*, F. 158, 1 ; P. F. 159, 1. V. is.

necesse, *necessum*, *necessus* : formes employées avec les verbes *sum*, *habeō*, pour former des locutions du type *necesses est*, *habeō* « il est (« je tiens pour ») nécessaire, inévitable, indispensable », qui marquent une nécessité à laquelle il est impossible de se soustraire (sur la différence avec *oportet*, v. ce mot), comme le gr. *ἀνέρ* (toutefois, tandis que *ἀνέρ* forme le plus souvent une phrase nominale, l'emploi de la copule est normal avec *necesse* ; cf. IF 42, 76). La forme la plus usuelle, et la seule qui soit classique, est *necesse* ; *necessum* est archaïque ou archaïsant ; *necessus esse* (l. *necessus esse* est dans le SC. des Bacchanales) ; *necessus fuit* est la leçon du Bembinus dans Tér., Eun. 998, confirmée par Donat « *necessus nomen est* » (les calliopiens ont *necessus* de même, dans IIaut. 360, le Bembinus a *ut si necessus*, les calliopiens *necesse* ; dans les textes, la distinction entre *necessum* et *necessus* (comme *opus*) est le plus souvent impossible (e. g. Lucr. 2, 725 ; 4, 1006). — *Necesse*, *necessum* sont traités comme étant les neutres d'adjectifs **necessis*, **necessus* ; *necessus* rappelle *opus esse*, sur lequel il a peut-être été créé par analogie, comme *necessum esse* rappelle *aequum esse*. Un substantif *necessis* a été rétabli conjecturalement par Lachmann dans Lucrèce 6, 815, où il lit *uis magna necessis* « la grande force de la nécessité » au lieu du *necesse* des manuscrits. Cette conjecture, si incertaine qu'elle soit, a servi de base à l'étymologie qui voit dans *necesse* un ancien juxtaposé *ne* + un substantif **cessus* (de *cedō*, dont la parenté avec *necessis* apparaissait déjà aux anciens ; cf., plus bas, le texte de Festus 158, 19 sqq.) dont le premier sens aurait été « il n'y a pas moyen de reculer » ; cf. l'adverbe *recessim* « à reculons », de *recēdō*. Les groupes *necessis est*, *necessum esse* tendant à se réduire en *necessest*, *necessesse*, la langue les aurait faussement analysés en un adjectif neutre *necesse* + *est* ; de même, *necessus* représentait un doublet avec l's du désidératif *nexō*, *-is*, ainsi Priscien, GLK II 469, 12, qui cite de Liv. Andr. (ap. W. Morel, *Fragm.*, 22) *nexebant multa inter se flexu nodorum du-*

bi ; cf. Acc., Trag. 130 R³, où *neximus* est attesté par le métre. Mais la forme *nexō*, *-as* (qui serait à *necō* ce que *amplexor* est à *amplector*) également citée par Priscien paraît reposer sur une fausse lecture du vers de Virgile, Ae. 5, 279, où la véritable leçon est *nixantem*. De même, la forme de glossaire *noxae* : *colligata* (cf. Lowe, Prodr. 371) doit être corrigée en *nexae*, comme *obnoxae* d'Accius, Trag. 257, en *obnæae*.

Dérivés et composés : *nexus*, *-ūs* m. : enlacement ; lien, étrointe ; se dit spécialement en droit, à côté de *nexum* (Lex XII Tab. 6, 1), pour désigner l'obligation per *aes* et *libram*, acte solennel de prêt, comprenant l'usage de la balance (*libra*) et l'échange de paroles sacramentelles qui lient (*necō*) le débiteur au créancier et qui sans doute se sont substituées à l'emploi d'un lien plus matériel ; cf. *unculum iūris*, *obligatiō-solūtiō*. Celui qui était ainsi engagé s'appelait *nexus*, cf. Varr., L. L. 7, 105 ; *nexō* (tardif) ; *nexilis* (*-ītās*) et *nexilis* ; *nexibūs* ; *nexuōsus* (tardif) ; *nexābundē* (id.).

adnectō (*an-*) : attacher à, M. L. 480 ; *annexus*, *-ūs* m. : annexion (Tac.) ; *annexō* (bas latin) : liaison ; dans la langue de la grammaire, traduit *ζεύγμα* « mauvaise coupe des mots » ; *circumnectō* ; *cōnectō* : attacher ensemble, *συμπλέκω* (cō- d'après *cōnueō*?), d'où *cōncūxum*, *-i* et *cōnectō* traduisant en logique *συμπλοκή* et *συνημμένων δέσμων* ; *cōnexius* (Gram.) ; *in*, *inter*, *prō*, *re*, *sub*-*necō*. Pour *obnoxius*, v. ce mot.

Pour la formation, cf. *plectō*, en face de gr. *πλέκω*, et *flectō*, *pectō*. En considération du présent skr. *nāhyati* « il l'attache », on est tenté de partir d'une racine **neg-h-*. Mais, à part *necō* et *nāhyati*, cette racine n'est appuyée par aucune forme. Or, en latin même, on a *nōstō* à côté de *necō* et, en sanskrit, *naddhā* « attaché » à côté de *nāhyati*. Ceci conduit à poser une racine **nedh-* ; et, en effet, l'irlandais a *naimd* « lien », etc. Comme skr. *nāhyati* ne peut représenter phonétiquement un ancien **nāhyati*, ce présent ne saurait s'expliquer que comme dénominatif d'un substantif **nah-* issu de **nadh-* ; or, la racine ne fournit guère que ce présent, ce qui indique une origine dénominative. Il ne devait pas y avoir de présent ancien ; car l'irlandais n'a qu'un présent dérivé *nascim* « je lie » (bret. *naska*), sur lequel a été fait un parfait *nenaisc*. Un substantif skr. **nah-* n'est pas attesté ; mais on a *akṣā-nāh-*, *upā-nāh-* « sandale », *pari-nāh-* « ce qui enclôt » (pour lesquels les grammairiens enseignent les nominatifs *upānā*, *parinā*). Le vocalisme *ō* de *nōdūs* ne peut venir que d'un ancien thème radical athématique. Dès lors, un présent ancien n'ayant pas existé, *necō* serait une forme nouvelle créée d'après *plectō* et sur laquelle aurait été fait le perfectum. On peut se représenter, par exemple, qu'un ancien **nessus* aurait été remplacé par *nexus* d'après *plexus* et que *necō* aurait été fait sur *nexus*. Tout ceci est hypothétique. Les formes germaniques sont difficiles à interpréter ; elles supposeraient un élargissement *-i* ou *-d* précédé de sifflante, soit **ned-s-i* : v. isl. *nisti* « agrafe », *nista* « agrafe » ; v. isl. *nesta* « fixer » et v. h. a. *nestilo* « lien » ; v. h. a. *nusta* « liaison » ; cette dernière forme a le même vocalisme que irl. *nascim* ; cf. v. h. a. *nusca* « agrafe ». Cf. lat. *nassa* ?

nēdūm : négation renforcée, qui surenchérit généralement sur une négation précédemment exprimée « à

plus forte raison ne pas ; encore moins » ; cf. *uixdum, quidum, nōndum*. C'est là l'usage ancien (non dans Plaute, cf. Lindsay, *Synt. of Pl.*, p. 102, qui emploie seulement *nē*, e. g. *Amp.* 330, qu'on retrouve dans Sall., *Cat.* 11, 8) ; cf. Tér., *Hau.* 454, *satrapa si siet | amator, numquam sufferre eius sumptus queat ; nedum tu possis*. Ce n'est pas une négation « subordonnée » ; mais, comme le mot exprime une impossibilité, il est souvent accompagné du subjonctif. *Nēdum* s'est ensuite employé sans négation précédemment exprimée, d'abord après des négations atténuées telles que *aegrē, uix*, cf. *T.-L.* 24, 4, 1, *puerum uixdum libertatem, nedum dominationem modice laturum* ; ou encore dans des phrases dont le sens, sinon la forme, était négatif, e. g. Cic., *Fam.* 7, 28, 1, *erau enim multo domicilium huius urbis aptius humanitati tuae quam tota Peloponnesus, nedum Patras* (entendez « le Péloponèse ne te convient pas, à plus forte raison, Patras »). Par là s'explique qu'à l'époque impériale *nēdum*, dont les éléments n'étaient plus séparés dans l'esprit du sujet parlant, ait perdu son caractère négatif pour devenir une particule de renforcement affirmative ; e. g. *T.-L.* 7, 40, 3, *Quintius quem armorum etiam pro patria satietas teneret, nedum aduersus patriam, où nēdum renchérit non plus sur nōn, mais sur etiam, et signifie « à plus forte raison ».*

nēfās : v. *fās*.

nēfrendēs : *— arietes dixerunt, quod dentibus frendere non possint. Alii dicunt nefrendes infantes esse nondum frendentes, i. e. frangentes. Liuius (Trag. 38) : « quem ego nefrendem alui, lacteum immulgens opem ». Sunt qui nefrendes testiculos dici putent, quos Lanuini appellant nebrundines, Graeci νεφρόν, Praenestini nefrones, P. F. 157, 9.*

La glose confond deux mots distincts : 1^o un adjectif *nēfrēns* (*nēfrendēs*) qui signifie « sans dents, qui ne peut mordre encore », cf. Varr., *R. R.* 2, 4, 17, *porci... amiso nomine lactantes dicuntur nefrendes, ab eo quod nondum fabam frendere possunt, i. e. frangere* ; et Gloss. *Scal.* V 605, 16, *nēfrenditum, annuale tributum quod certe tempore rustici dominis uel discipuli doctoribus afferre solent, dumtaxat sit carneum, ut porcellus* ; 2^o un substantif désignant, dans certains parlers latins, « les reins », cf. *Fest.* 342, 35, *rienes quos nunc uocamus, antiqui nefrundines appellabant, quia Graeci νεφρόν eos uocant, dont l'ī dénonce le caractère non romain. C'est de la confusion de *nēfrēns* et de *nēfrendēs* que résulte la glose de Fulgence, *Expos. Serm. Antiq.*, p. 559, 32, *cooperant efferre porcum castratum quem nefrendem uocabant, i. e. quasi sine renibus*.*

Au sens de « reins », cf. gr. νεφρός « rein » et v. h. a. *nīro*, v. isl. *nýra* (même sens). Ce mot indo-européen n'a qu'une petite extension ; lat. *rēnēs* n'a pas d'éty-
mologie. La formation de *nebrundinēs* (*nēfrūn-*) rappelle celle de (*h*)*arundō* ; *nēfrōndēs* en face de gr. νεφρόπος a le même élargissement que *cōlēd* en face de *cōlēs*.

nēfrōndēs : v. *nēfrendēs*.

neglegō : v. *legō* et *nec-*, *neg-*.

negō, *-ās*, *-āul*, *-ātum*, *-āre* (avec un participe *negibundus* de forme analogique (d'après *queribundus*?) dans P. F. 162, 11, *negibundum antiqui pro negante dixerunt*) : 1^o dire non, nier ; opposé à *aiō* ; par suite : refu-

ser, se refuser ; 2^o nier l'existence de, ne pas reconnaître. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5876.

Dérivés et composés : *negatiō* (Cic.), *-tor* (Tert., par opposition à *confessor, martyr*), *-trīz*, *-tōrius* ; *negatiūs* (tardif) ; *negantia* f. (Cic., *Top.* 14, 57) ; *negātus*, *-tus* (tardif).

negantinummius, « qui refuse de payer », Apul., *Met.* 10, 21, 2, en antithèse avec *poscīnummius*, *negumō*, *-ās* ; dans P. F. 162, 5, *negumate in carnē Cn. Marci uatis significat negate*. Fait d'après *autuōm* ; *negiō*, *-ās* (fréquentatif familier, Plt.). *abnegō* (non attesté avant Vg.) : refuser, nier, dénier ; usité surtout dans la langue de l'Église pour traduire ἀπνεῖσθαι, ἀπαρνεῖσθαι « refuser de reconnaître, renoncer à » ; *abnegatiō* (bas latin) : 1^o dénegation ; 2^o terme de grammaire traduisant ἀπόφασις « négation » ; *abnegatiūs*.

dēnegō : nier (sens rare) ; refuser ; dénier, M. L. 2554 ; *pernegō* : nier ou refuser jusqu'au bout ; *subnegō* (très rare : un exemple de Cic., *Fam.* 7, 19 init.) ; conservé en portugais, M. L. 8385) ; cf. aussi **renegō* : renier, M. L. 7207, fait comme *renōu* ; *innegatiūs* = ἀνεξάρνητος (langue ecclésiastique).

Dérivé d'une forme *neg* de la négation *nec*. Cf. ce mot sous *ne*. On a de même *negōtium* et *neglegō*.

negōtium, -i n. : *quod non sit otium*, P. F. 185, 5. Substantif tiré de phrases telles que *mīhi neg* (ou *nec?*) *otium* [est] ; cf. Plt., *Poe.* 858, *fecero | quamquam haud otiumst* : occupation, affaire ; par suite « difficulté, embarras », et aussi dans la langue parlée, comme le gr. πρᾶγμα « chose, affaire », cf. Plt., *Mo.* 458, *quid est negoti?*, qui reprend en le renforçant un *quid est* précédent (cf. *facinus, rēs, causa*). S'emploie aussi par euphémisme pour désigner des choses ou des actes qu'on ne veut pas expressément nommer. Quelquefois, comme πρᾶγμα, s'applique à une personne (Cic., ad *Quint. fr.* 2, 11, 4). Ancien, usuel. M. L. 5881. Britt. *neges* (emprunt récent).

Dérivés : *negōtior*, *-āris* : faire des affaires, du commerce, trafiquer ; *negōtiātor*, M. L. 5880, *-trīz*, *-tōrius* ; *-tiūē* adv. = ἐμπορῶς (Novell. *Iustin.*) ; *negōtiāns* m. : négociant ; *negōtiālis* (opposé à *iuridicālis*, Cic., de *inu.* 1, 11, 14 ; = πραγματικός, *Quint.* 3, 6, 58, rare et technique) ; *negōtiōsus* : qui a ou qui donne de l'occupation (= gr. ἀσχολος) ; *negōtiōtās* = πολυπραγμοσύνη, *Gell.* 11, 16, 3 ; *negōtiōlum*, V. en dernier lieu Benveniste. Sur l'histoire du mot lat. *negōtium* (Ann. d. Sc. Norm. Super. di Pisa, XX, I-II, p. 1-7), qui y voit une traduction du gr. δοχαλία. Cf. m. h. a. *unmuoze* « manque de temps, occupation, V. *nec*.

negumō : v. *negō*.

nēmō, *-inis* (ō dans Hor., *S.* 1, 1, 1 ; ö dans Mart., 40 ; *Juv.* 2, 83 ; 7, 17 ; pas de pluriel ; le génitif et l'ablatif sont évités par la langue classique, qui leur substitue les cas correspondants de *nūllus* ; par contre, le datif est rare, mais classique, v. *Neue-Wagener, Formenl.*, 3^o éd., I 745, II 524 sqq. ; sur les raisons de cette répartition, v. Wackernagel, *Vorles.*, II 270 sqq. Certaines formes sont bannies de la poésie dactylique : pas un homme, personne. L'étymologie **ne-hēmō* était

connue des anciens, cf. Fest. 158, 14, *nēmo compositum uidetur ex « ne » et « homo » ; quod confirmatur magis quia in persona semper ponitur, nec pluraliter formari solet, quia intellegitur pro nullo. Comme homō, est encore, à l'époque archaïque, employé en parlant de femmes, Plt., *Cas.* 182, *uicinam neminem amo merito magis quam te*. Mais le rapport avec *homō* s'est effacé au point que *nēmō* est souvent renforcé par *homō* dans la langue familiale (cf. le type *au jour d'aujourd'hui*) : Plt., *Pe.* 211, *nēmo homō umquam arbitrastur*. Peut-être également accompagné d'un indéfini : *nēmō quisquam, nēmō ūnus*. Ancien, usuel ; mais tend à être remplacé par *nūllus*, parce qu'il n'était plus analysable en latin. Rare dans les langues romanes (roumain, dialectes italiens). M. L. 5886 ; remplacé par **necūnus*, **ne ips-ūnus*.*

V. *ne* et *homō*.

nēmpe : particule affirmative « certainement, sans doute, assurément ». Se place toujours en tête de la phrase, pour accompagner une affirmation, ou une interrogation dont la réponse est sûre. Comme *scilicet*, peut avoir une valeur ironique. Un doublet *nēmūt* est dans P. F. 159, 3, *nēmūt, nisi etiam, uel nēmpe*. Fréquent dans la langue parlée (Plt., comiques), où *nēmpe* et souvent réduit à *nēmp*. Attesté à toutes les époques. Non roman. Cf. *enim* (v. ce mot).

Pour le -*pe* final de *nēm-pe*, *quip-pe*, cf. peut-être *lit. kaī-p*. Le *p* de *osq. i-p* « ibi » est ambigu ; s'il repose sur *k^o*, on pourra songer à une origine dialectale. V. Meillet, *MSL* 20, 91.

nēmūs, *-oris* n. : bois (sacré) ; en particulier « bois sacré de la Diane d'Aricie » ; de là *Nemorānis, rēx Nemorānis*. Attesté depuis Ennius. Terme surtout poétique et affectif ; cf. P. F. 159, 2, *nēmora significant silas amoena*. Déjà rapproché de gr. νέμην par Varr., L. L. 5, 36, *haec etiam Graeci νέμην, nostri nemora* ; cf. Fest. 158, 2 sqq.

Dérivés et composés (tous poétiques ou de la prose impériale) : *nēmōrālis* ; *nēmōrōs* (-a *Zacynthos*, Vg., 3, 270, traduisant l'homérique ώχεσσα Ζάκυνθος I, 9, 24) ; *nēmōreus* (*Ennod.*) ; *Nemestrinus deus* (*Arn.*) ; *nēmōrūlītrīz* ; *nēmōrūagūs*.

Le caractère religieux du mot a un parallèle en celtique : irl. *nēmed* « sanctuaire » et gaul. νέμην (peut-être emprunté par le germanique : v. *fris. nīmidas* « sanctuaire siluārum »), *Nemeto-dūrum*, *Medio-nēmetū* « sanctuaire du milieu » ; le sens initial doit être « clairière où se célébre un culte ». En grec, la forme correspondante, νέμος, n'a dans les textes que le sens de « bois » ; car la seconde partie de la glose d'Hésychius : νέμος οὐδένεστος τόπος καὶ νομῆται ξώλων, καὶ τὸ γυναικεῖον αἰδοῖον (cf. κῆπος : *hortus muliebris*), καὶ νέπος καὶ τοῦ δρθαλμοῦ κοιλοῦ doit être altérée. On ne saurait déterminer s'il y a un rapport avec le sens, aussi religieux, de skr. नामाः (thème en -es- comme *nēmūs* et νέμος) « inclination, hommage » = av. *nēmō*, en face de skr. नामती, av. *nēmaitī* « il se plie, il s'incline ». Cf. Benveniste, *BSL* 32, 79 sqq.

nēmūt : v. *nēmpe*.

nēmīa (*nēmē-*, -ae f. : *est carmen quod in funere laudī gratia cantatur ad tibiam*, P. F. 157, 5) ; chant funèbre, threné et mélodie ; incantation ; chanson en-

fantine, et au pluriel « bagatelles, futilités » (cf. notre « chansons ! »). Mot rare, de couleur populaire. Au premier sens se rattache sans doute le nom propre *Nēnia*, déesse des lamentations funèbres, conservé dans P. F. 157, 5 : *Neniae deae sacellum extra portam Viminalem fuerat dedicatum*. Employé plaisamment par Plaute au sens de « fin » dans l'expression *facere naeniam = f. finem*. L'expression *soricina nenia* dans Plt., *Ba.* 889, est obscure.

Dérivés attestés dans les gloses : *nēnīor* « uāna lo-
quor » ; *nēnīos* (*ni*).

Peut-être forme à redoublé ; en tout cas, mot expressif. Un emprunt n'est pas exclu. Cicéron le dérive de νύφα (Leg. 2, 24, 62), non attesté ; mais le grec a νύφατος « sorte de chant phrygien ». En dernier lieu l'article de John L. Heller : *Nenia : νετύνω* », dans *Trans. of Amer. Philol. A.* 1943, p. 215-268.

nēd, *nēs*, *nēul*, *nētūm*, *nērē* : filer ; par extension, « tisser, entrelacer ». Attesté depuis Plaute (Mer. 519). N'a pas survécu dans les langues romanes, sans doute en raison de son caractère monosyllabique ; a été remplacé par le dénominal de *filum*, *filare*.

Dérivés et composés : *nēmen*, *-inis* n. : fil, trame (très rare ; un exemple dans une inscription et sans doute fait d'après *stāmen* ; Tertullien, Marcien, le Di-
geste emploient la forme grecque νύφα ou sa transcription ; conservée en espagnol, cf. M. L. 5884) ; *nētūs*, *-ūs* m. (Mart. Cap.) ; *pernē* : tisser jusqu'au bout (poétique ; Mart., Sid.) ; *renē* (id.).

Cf. irl. *sni-* « filer », etc. (v. les formes chez H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 663) ; gall. *nydu* « filer », gr. νύφα (participe accusatif, Hes.), νῆν (pour **sn-* initial, cf. hom. ἐνύφατος) et νῆνη, lette *snāju*, *snāt* « tordre de façon lâche, filer » ; skr. *snāyatī* (il vêt) n'est pas attesté dans les textes. En germanique, le sens est différent : v. h. a. *nāan* « coudre », got. *nepla* « aiguille ». Les formes nominales sont nombreuses et claires : irl. *snāth* « fil », v. h. a. *snāu* « cordon » et *snorjo* « corbeille », skr. *snāyu* et *snāyuḥ* « lien, tendon ». Le latin a remplacé ce groupe nominal par *filum* (v. ce mot), ce qui a finalement entraîné la disparition de *nēo*.

A côté de **snē-/*snō-*, il existe des formes de type **snēu*, **snēu-*, dans skr. *snāva* « lien, tendon, cordon », av. *snāvar* (même sens), tokh. B *snāura* « nerfs », gr. νέφος « fibre, corde, nerf », νεφρός « corde d'arc », v. h. a. *senava* « tendon » et v. isl. *snūa* « tordre, tortiller », v. sl. *snūj*, *snovati* « ourdir », lette *snaujis* « lacet, lacs », — *V. neruus*.

nēpā, *-ae* f. (*nēpās*, *-ae*, Col.) m. : scorpion, animal et constellation. Mot africain d'après Festus, cf. P. F. 163, 12.

nēpēta, *-ae* f. : cataire, herbe aux chats (Gels., Plin.) ; synonyme de *menta montāna*, καλαμίνθη δρεπάνη (Ps.-Diosc., *Vind.* 3, 35, p. 47, 17). Il est à noter qu'une ville d'Étrurie porte exactement le même nom. M. L. 5889. Germanique : ags. *nepte*, *nefete*.

nēpōs, *-ōtīs* m. (commun à l'époque archaïque ; cf. *Nēnīus*, A. 55, *Illia dia nēpos*, sans doute d'après *sacer-*
do ; *nēpīs*, *-is* f. (doublets vulgaires et tardifs *lepos*, *leptīs*) : petit-fils, petite-fille » ; et « *neuve*, *nièce*

(surtout au pluriel : *magnanimos Remi nepotes*, Cat. 58, 5) ; en arboriculture, le « rejeton » (Col.). A aussi le sens préjuratif de « dissipateur d'héritage, prodigue, débauché » (cf. Cic., Cat. 2, 4, 7) ; d'où sont issus, à l'époque impériale, *nepōtōr*, *-āris* « faire le prodigue » ; *nepōtālis*, *nepōtātis*, *-ūs*, *-tiō* ; *nepōtālis* (?) ; M. Niedermann compare notre « fils à papa ». Toutefois, ce glissement de sens, admis par les anciens (P. F. 163, 6), repose peut-être sur une étymologie populaire. Peut-être y a-t-il eu deux mots différents à l'origine : le texte de Festus, malheureusement lacunaire, semble indiquer la provenance étrusque de *nepōs* « débauché » ; cf. F. 162, 18 sqq.

Diminutifs : *nepōtulus* (Plt.), *-a*; *nepōtellus*; *nepōtilla*; *nepiticula*; *nepitilla*. Conservé dans les langues romanes ; cf. M. L. 5890, *nepces*; 5893 a, *nepitius* (rare, remplacé comme *nurus*, *socrus* par des formations féminines en -e : *nepita*, *nepōta*; *nepitia*, *nepōticia*, CIL V 4616, cf. M. L. 5891-5893). Composés : *abnepōs*, *abnepōtis* « arrière-petit-fils, petite-fille »; *pronepōs* (d'après *praoaus*, comme, inversement, *ab-aous* d'après *ab-ne- pos*?) ; *pronepōtis*; *trinepōs* comme *tritauos*.

Terme indo-européen désignant la parenté indirecte : descendant autre que le fils, donc petit-fils ou neveu (ou même descendant d'une sœur) ; skr. *nāpāt* (acc. *nāpātam*), v. pers. *nāpā*, av. *nāpā* (acc. *nāpātōm*), gāth. *nāfšū* (au locatif pluriel) avec un féminin skr. *nāpāth*, av. *nāpti*; v. lit. *nepōtis*, *nepotis*, avec un féminin *nepētē*. — En germanique occidental, v. angl. *neph* et v. h. a. *nevo* « neveu » et v. h. a. *nift*, *niftila* « nièce ». L'irlandais *a nia* (gén. *niaith*) « fils de la sœur » et *necht* (cf. gall. *nith*) est glissé par lat. *neptis*. — Il y a un dérivé en *-yo- dans gr. *ἀνέψος* « fils de la sœur » et v. sl. *netijt* « neveu » (s. *nētjāk* « fils de la sœur »), av. *nāptya* « descendant », *nava-nāptya* « neuvième génération », alb. *mbeše* « nièce » (peut-être emprunté à un lat. **nēpōtia*). — Lat. *pronepōs* est à rapprocher de skr. *pranāptar-* « arrière-petit-fils ». Emprunts étrusques *nefts* « *nepōs* », *prumts* « *pronepōs* ».

Neptūnus, -i m. : Neptune; dieu marin. Usité de tout temps ; conservé partiellement dans les langues romanes, avec un sens dérivé (fr. *lutin*) ; M. L. 5894. De là : *neptūnius*, *-a*, *-um*; *neptūnia* f. : nom d'une plante « mentha pulegium » (Ps.-Apul., *Herb.* 57) ; *Neptūnicola* (Sil.) ; *Neptūnālis*, *-lia*, *-icia*.

Le rapport avec av. *nāpta* « humide » est vague. Bien que la dérivation de *Neptūnus* ne s'explique pas par là, on ne peut s'empêcher de penser à l'importante figure religieuse indo-iranienne de véd. *apām nāpāt*, av. *apām nāpā* « descendant des eaux » ; cf. *fortūna* à côté de *fortūtūs*, en face de *fors*; le mot relèverait du vocabulaire religieux commun à l'indo-iranien et à l'italo-celtique. D'autre part, *Neptūnus* serait formé comme *tribūnus* et *dominus* s'il avait existé un **nepu-* « substance humide ». Emprunt étrusque *Neōuns*? V. en dernier lieu Brandenstein, *Frühgesch. u. Sprachwissens.*, 1948, p. 151.

nepus (ū?) : *non purus*, P. F. 163, 15. Si la glose est exacte, *nepus* pourrait être un ancien terme de rituel, issu de **ne* + *pūt-s*, cf. skr. *pūtak*, d'une racine **pew-*/*pū*, qu'on a dans *pūrus*. Le second terme du composé n'aurait pas de voyelle thématique, ce qui

représente l'état ancien ; cf. *compos* en face de *polis* (v. *ne*).

***nēquālia** (ē?) : *dētrimenta*, F. 160, 2. Sans autre exemple. V. *nez*. Sans rapport avec *nēquam*.

nēquam : mot invariable composé de la négation *ne* et de la particule indéfinie *quam*, cf. *per-quām*, *qua* (v. *ne*). *nēquam* pouvant s'employer ainsi avec négation, cf. *neuter*, etc., *nēquāquam*, *nēquām*. S'est employé d'abord comme adverb avec *esse*, comme *benē esse*, avec le sens de *nīhili esse* « ne rien valoir » cf. Plt., As. 178, *quasi piscis iūidemst amator lenas quām nisi recens*. Est devenu une épithète opposée à *frūgi bona* : Plt., Ps. 468, *cupis me esse nequam*; *īam ero frugi bona*; mais l'emploi adverbial a subsisté chez Plaute dans des locutions comme *nēquam facere*, Pl. Poe. 159, *nēquam habēre*, Tru. 161, expressions dans lesquelles Cicéron substitue à *nēquam* son dérivé *ne quām*. *nēquam* a été muni d'un comparatif et d'un superlatif *nēquior*, *nēquissimus*. Il en a été dérivé un adverbe *nēquitor* et un substantif *nēquītā* (-tēs).

Sur *nēquior*, *nēquissimus*, la langue populaire a rebâti un positif *nēquus* attesté dans les gloses (cf. aussi *nēpātam*), v. pers. *nāpā*, av. *nāpā* (acc. *nāpātōm*), gāth. *nāfšū* (au locatif pluriel) avec un féminin skr. *nāpāth*, av. *nāpti*; v. lit. *nepōtis*, *nepotis*, avec un féminin *nepētē*. — En germanique occidental, v. angl. *neph* et v. h. a. *nevo* « neveu » et v. h. a. *nift*, *niftila* « nièce ». Sur *nēquālam*, *nēquāquam* : d'aucune manière, nullement. Négation renforcée (cf. gr. *οὐδέποτες*), à valeur affective, assez rare, mais attestée à toutes les époques.

neque : v. *ne*.

nequeō : v. *queō*.

nēquāquam : d'aucune manière, nullement. Négation renforcée (cf. gr. *οὐδέποτες*), à valeur affective, assez rare, mais attestée à toutes les époques.

nēquāquam : adverb avec le sens de *frustrā* « vain », composé de *nē* et de l'ancien ablatif en -i du neutre de *quisquam*. N'a pas proprement de valeur négative ; mais un souvenir de son origine persiste dans le fait qu'il n'est jamais employé avec une négation. Rare dans la bonne prose (deux exemples de César contre dix de *frustrā*), évité également par les juristes. Comme *nēquālam*, a disparu assez tôt de la prose impériale et n'a pas subsisté dans les langues romanes.

Nērō, -ōnis m. ; *Nēriō*, -ōnis f. : mots sabins, conservés à Rome en tant que noms propres, le premier comme cognomen dans la *gens Claudia*, le second comme nom d'une vieille divinité guerrière, qui était la femme de Mars ; cf. Plt., Tru. 515; Gell. 13, 23. *Nērō* est le synonyme de *fortis* (cf. Suét., Tib. 1, 2 et CGL II 133, 43, *Nero* : *ἀνδρεῖος*; IV 124, 22; V 468, 2, *neriosus*; *resistens*, *fortis*); *nēriō*, de *fortitudo*. Lydus, Mens. 4, 11, cite, en outre, une forme *vep̄s*, féminin d'un adjetif avec le sens de *ἀνδρός*. La flexion alternante *Nēriō*-*ēnis* (cf. *Aniō*, *-ēnis*) a été altérée de diverses façons pour en faire disparaître le caractère anomal. *Nērō* est une formation en -ō(n) du type *capitō*, etc., indiquant une qualité portée à un haut degré.

Dérivés : *Nēriōnius* (-neus), *-nānus*, *-nēnsis*.

L'indo-européen avait, pour désigner l'homme malé, le guerrier, deux mots, l'un qui le désignait purement et simplement, **wēro-* (v. lat. *uir*), l'autre qui le

évoquait sa qualité, **ner-*. Le latin de Rome a gardé que *uir*, d'où il a tiré *uīrtūs*, alors que le céltique a irl. *ner*, gall. *nerth* « force », suivant la valeur ancienne de **ner-*, cf. gr. *ὑπέρη*; skr. *sūndrāh* signifie « généreux » et *sūndrātā* « générosité ». *Nēriō* conserve le souvenir de cette valeur indo-européenne. Le mot **ner-* survécu en osco-ombrien : osq. *nīr* « uir, princeps » (avec génitif pluriel *nerum*), ombr. *nerf* (accusatif pluriel « principes, optimatés », à côté de *uīro* « uīrōs »; la différence de sens entre ombr. *nerf* « principes » et *uīro* « uīrōs » illustre la valeur ancienne des deux mots ; le représentant de *ner-* a disparu en latin parce qu'il ne servait qu'à exprimer une qualité, ce que souligne l'emploi de la dérivation dans *Nērō* et *Nēriō*. Le mot **ner-* est bien conservé dans véd. *nar-* (souvent appliqués aux deux) : accusatif *nāram*, instrumental pluriel *nībhīh*; etc. ; av. *nar-* (souvent opposé à « femme ») ; et, avec *prothēs* nouvellement développée, dans gr. *ἀνήρ*, *ἀν-* et *arm. ayր*, *ain* (de **an-*re/ōs).

L'osco-ombrien **nertro-* « sinistre » est généralement rattaché au gr. *ἀνέψος* « inférieur », mais peut s'expliquer, comme un euphémisme, par la racine **ner-* et désigner « la main forte » ; cf. *ἀποτερό*.]

neruus, -i m. : 1^o tendon, ligament, nerf ; au pluriel *nerūi* « muscles, nerfs » : *nerūi quos τένοντας Graeci appellant*, Cels. 8, 1; et aussi « membrum uirile », d'où « force, virilité »; 2^o tout objet fait de tendons : corde d'arc, d'instrument de musique ; instrument de supplice servant à entraver les criminels (d'abord fait de cordes, puis de chaînes de fer) : *nerūum appellamus etiam feruum uinculum quo pedes uel etiam cervice impedituntur*, P. F. 161, 12. Tous ces sens se retrouvent dans gr. *νεῦρον* et ont pu lui être empruntés, au moins partiellement. Ancien [Loi des XII Tab.], usuel. M. L. 5898.

Dérivés et composés : *neruia*, -ōrum n. (sur l'origine, v. Niedermann, N. Jahrb. f. kl. Alt. 29, 235) et *neruae* f. : cordes d'un instrument de musique ; nerfs = gr. *νεῦρον* et *νεῦρα* (Sept.); cf. M. L. 5897, *nerūrum*. Les formes romaines se partagent entre *nerus* et *neruīus*, v. B. W. *nerf*; *neruīus*, -i m.; *nerūlis* (n. *herba*, Scrib. Larg., « plantain »), cf. τὸ *νεῦρον*, τὸ *νεῦροντες*, Diosc. 4, 16; *neruīus* (Vitr.); *nerūceus* (Vulg.); *neruīns* (Vég.); *neruōs* (seul classique et usité) : tendineux, plein de nerfs ; et vigoureux, musclé ; d'où *neruōs*; *neruōtīs*; *neruōs* (Gloss.), contamination de *neruīus* et *neruōs*; *neruīus* (-iūs) et *neruōs* -ās avec ses dérivés ; *neruīus* (= *ἀνερός*); *subneruō* (tardif) : couper les jarrets, trad. de *νευροκοπεῖν*. Cf. aussi sans doute *Nērua*, prénom de type populaire (= gr. *νεῦρον*) ; *Nēruōtīa* (fabula), titre d'une comédie perdue de Plaute. Le sens et l'aspect général du mot indiquent un rapprochement avec gr. *νεῦρον*, *νεῦρα* et avec av. *snāvārā* (v. sous *neō*) ; le sens explique que le genre « animé » ait été admis. La forme gr. *νεῦρο-* est ce que l'on attend ; mais, si un *w* consonne a été rétabli par quelque analogie, en partie parce que le radical est *snē-*, avec ē, il y a avoir un **snērō-* qui, dans la langue populaire, aura été inversé en **nerwō-*; cf. *alius* en face de *αὐλός*, *parus* en face de *paucus* et celt. **tarwo-* en face de *taurus*. Ces inversions semblent être le fait du vocabulaire « populaire ».

nespula : v. *mespilum*.

neūe, **neu** : négation composée « et ne pas ». Généralement employée après un *ut* ou un *ne* précédent, dans des propositions prohibitives au subjonctif ou à l'imperatif. De *ne* + *ue*; cf. *stue*, *seu*. On trouve aussi dans l'ancienne langue *nīue*, de même que l'osque et l'ombrien ont *nei-p* « née ».

neuter, **-tra**, **-trūm** : aucun des deux, ni l'un ni l'autre ; οὐδέτερος. Dans la langue de la grammaire, « neutre », *neutra nōmina*, traduction du gr. οὐδέτερα ; de là, à l'époque impériale, *neutrālis*, *neutrāliter*, termes savants passés en celtique : irl. *neutur*, britt. *neodr*. Ancien, usuel ; mais manque dans les auteurs vulgaires de basse époque, qui lui substituent *nūllus*. Non roman. De *ne* + *uter* ; encore trisyllabique dans Plaute. Un doublet *neucter* est également attesté ; cf. *neque ūnus*, dans M. L. 5896.

Composé : *neutrūbi* (rare) : ni dans un endroit, ni dans l'autre. Pour l'union de *ne* avec un indéfini, cf. *nequis*, *neutiquam*.

L'e subsiste dans *neuter*, *neutiquam*, à la différence de *nūllus*, etc., parce que, devant l'*u* de *uter*, *uti*, il a dû persister pendant un temps une trace du *qu-* de *quis* etc. ; v. sous *uter*, *ut*, etc. L'*h* de *hemō* n'a pas eu la même action dans *nēmō*. L'indéfini peut s'employer avec négation, comme on a en slave *ni-kūto* « personne », *ni-či* « rien », etc.

ne-utiquam : nullement (cf. *nēquālam*). Surtout archaïque. N'est plus attesté après Tite-Live. — V. *neuter*.

nex, **neccis** f. : mort (donnée, violente, cf. Cic., Mil. 4, 10), meurtre ; par opposition à *mors* ; le sens de « mort naturelle » n'apparaît qu'à l'époque impériale. Mot racine désignant une activité (par opposition à *mors*, qui désigne plutôt un état) ; de là le genre animé et féminin (comme *lux*, *prez*, etc.). D'après Festus, *nex* désignerait spécialement la mort donnée sans blessure (pour différencier le mot de *caedēs*) : *neci datus proprie dicitur qui sine uolnre interfectus est, ut ueneno aut fame*, F. 158, 17; *occisum a necato distinguī qui dam, quod alterum a caedendo atque ictu fieri dicunt, alterum sine ictu*, F. 190, 5. Cette restriction de sens n'apparaît pas dans les textes ; cf., par exemple, Enn. ap. Cic., de Or. 3, 58, 218, *mater terribilem minatur uitae cruciatum et necem*, etc. Mais on rapprochera le sens roman « noyer » de *necāre*. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens ; cf. M. L. 5901.

Dérivés et composés : *neccō*, -ās, *neccūi*, *neccātūm* (et *neccī*, sans doute d'après *nectus*, cf. *ēneuctus*, formé directement sur la racine **nek-*; *ēneuctum*, Gloss.) : tuer, mettre à mort. Ancien, usuel. Panroman ; le verbe s'y est spécialisé dans le sens de « faire périr par l'eau, noyer », cf. M. L. 5869; B. W. s. u.; sens vers lequel acheminent des emplois comme *ore necatas accipiemus aquas*, Ov., Tr. I 2, 36; *salsi imbre necant frumenta*, Plin. 31, 52; *aqua flammas necant*, id. 31, 2. L'évolution est achevée dans Sulp. Sev., Hist. 1, *deducti ad torrentem necati sunt*. Cf. Bonnet, Le lat. de Grég. de Tours, p. 286. Tardifs : *necātor*,

-trix. Sur *necātiō* et *ēnecātiō*, v. Isid., Or. 5, 26, 17. *ēnecō* (-nicō) : M. L. 2873 [sur *ēnecō* « noyer », v. Thes. V 2, 563, 12 sqq.]; *internecō* : tuer jusqu'au dernier (conservé dans les dialectes italiens, M. L. 4493) : *internecatō hostibus* (Plt.); pour le préfixe, cf. *internēō*, *internificō*; *internecida* (Isid.); de là *internecō f. (-ciūm n.)* : massacre; puis, avec idée de réciprocité développée par *inter*, « massacre mutuel »; *internecīes (-ne)*; *internecīus*; *pernecō* (St Aug.); *pernecīes*, -ei f. : meurtre, massacre, et simplement « perte, ruine ». De *pernecīes* : *perniciōs* (classique); *perniciōlis*, *perniciōbilis* (rares et non classiques, cf. *extiōbilis*).

dēnicālis, adjectif usité seulement au pluriel *dēnicālēs* f. (scil. *fēiae*) ou *dēnicālia* : Cic., Leg. 2, 55, ... *denicāles, quae a nece appellatae sunt, quia residentur mortuis*, et P. F. 61, 23, *denicāles fēiae colebantur, cum hominīs mortui causa familiā purgabatur. Graeci enim vēxō mortuum dicunt*. Formation obscure : dérivé de *dē nece?* Cf. *parentālis, lustrālis*.

noceō, -ēs, -ui, -itum, -ēre (une forme en -s, *noxit* chez les archaïques, cf. Lex XII Tab. 12 2 a; *ne bona noxit*, Lucil.) : causatif en -eye/o- avec vocalisme o de la racine *nek- dont les sens étaient d'abord « causer la mort de, préparer la mort à » (de là la construction avec le datif), cf. encore Cic., Caec. 21, 60, *arma alia ad tegendum, alia ad nocendum*; Luc. 8, 305, *uolnera parua nocent* (« causent la mort »), et s'est affaibli au point de ne plus être dans la langue courante que « nuire [a] », le sens de « tuer » ayant été réservé entre autres au dénominal de *nex*, *necāre*. Ancien, usuel et classique dans ce sens. Panroman, sauf roumain. M. L. 5938 et B. W. s. u. de *noēns* « qui nuit à, coupable »; *innocēns* « incapable de nuire, innocent » et *noēntia* (Tert.), reformé sans doute sur *innocēntia*, qui est classique; *noēus*, *innocēus*, qui se substitue dans la poésie dactylique à l'amétriique *innocēns* et pénétre dans la prose impériale. M. L. 444; celtique : irl. *ennac*; *noētius* (depuis Phèdre).

Tardifs : *nocibilis*, -iliās; *nocumentum* = βλάση; *renoceō* = ἀνταθίκω (Didasc. Apost.).

noxa! : faute, dommage causé; cf. la formule du fétil dans T.-L. 9, 10, 9, *ob eam rem noxam nocuerunt*; et Dig. 50, 16, 238, § 3, *noxæ appellatione omne delictum continetur*. Puis, à l'époque impériale, le sens de « faute » ayant été réservé à *nozia*, *noxa* a désigné le « coupable », et aussi le « châtiment » : cf. Just., Inst. 4, 8, 1, *noxa est corpus quod nocuit, i. e. seruus; noxia ipsum maleficium, ueluti furtum, damnum, rapina, iniuria*, et Fest. 180, 25, *noxia, ut Ser. Sulpicius Rufus ait, damnum significat in XII. Apud poetas autem et oratores ponitur pro culpa; at noxa peccatum, aut pro peccato poenam*.

De *noxa* dérivent *noxius* (pour la formation, cf. *anxius*) « qui fait le mal, coupable », d'où *noxia* f. (scil. *causa*), qui s'est confondu avec *noxa*; *nozia* avec le sens de « dommage » est déjà dans la loi des XII Tables, 12, 2 a : *si seruos furtum facit noxiām noxit*, cf. Fest. 180, 25; Pline et Térence emploient *noxia*, non *noxa*; *noxālis*, -e (terme de droit : *n. actiō*); *noxiātō* (Acc.). De *noxius* : *noxiālis* (Prud.), *noxiātās* (Tert.); *noxiāsus*;

inoxiāsus (cf. aussi *inoξ*, Isid., Or. 10, 125, et *Inscētō* refait sur *noxa*) : qui ne fait pas de mal, innocent; qui n'éprouve pas de mal; *inoxiāsus* à « à l'épreuve, à l'abri de », cf. Sall., Ca. 39, 2 et 40. Joint par Plaute à *inoxiāsus*, Cap. 665.

Pour *obnoxius*, v. ce mot.

Le nom radical *nex* n'a pas de correspondant sur hon du latin; gr. *vēxēt* *vēxpol* (Hés.) est surprenant; *vēxō* « engourdissement léthargique » est dérivé de **nek-* ainsi que *vēxās* « monceau de cadavres » et *vēxō* « mort » (adjectif). *Per-necīes*, *inter-necīes* sont des dérivés de thèmes radicaux comme *prō-gen-ies*, *spec-ies*, etc. Le gr. *vēxō* « mort, cadavre » a un correspondant dans *av. nasūs* « cadavre »; cf. lat. *nequāla* (que, toutefois certains dérivent de *nēquam*). Lat. *ē-nectus* est à rapprocher de skr. *nastāh*, av. *naštō* « péri ». La racine n'offre pas de présent thématique; le présent indo-iranien est skr. *nāgātī* = av. *nāsyeitī* « il périt, il disparaît ». Skr. *nāgātī* « il fait périr » est formé comme lat. *noceō*; cf. v. perse *nāθaya-*. Le causatif *noceō* substantif de type désidératif *noxa* et *nequāla* offrent un affaiblissement de sens qui ne s'observe ni en indo-iranien ni en grec; mais cf. ! tohk. B. *naksent-* « blâment ». — Si l'on peut admettre une forme **nēk'ā* côté de **nek'ā*, on rapproche irl. *ēc* « mort », gall. *angus* (même sens). Cf. enfin, v. isl. *Nehalennia* « déesse de la mort » et *Nagl-far* « [bateau] des morts ». Sur *noxiāsus*, v. une réserve sous ce mot.

NI : v. *ne*, 50.

**nibulus* : vautour (CGL V 570, 2, *nibuli id est aut*). Sans autre exemple, mais confirmé par le témoignage des langues romanes; cf. ital. *nibbio*, v. fr. *nibble*, etc. M. L. 5904. Comme l'a vu M. Niedermann, *Contributions à la crit. et à l'explic. des gloses lat.* (Neuchâtel 1905), p. 32, *nibulus*, dont existe un doublet *nib* glosé *miluus*, CGL V 468, 8, est une forme dissimilée de *miluus* (prononcé *milbus*); cf. *nēfle* en face de *mpila* et *nappē de mappa*.

nictiō, -is, -īre : -ū canis in odorandis ferarum usq; leuiter ganniss... unde ipsa gannitiō, F. 184, 3. Mō technique. Un exemple d'Ennus, A. 342. Les gloses on *nictō* : *latro*; mais *nictō* est invraisemblable, toutes les verbes indiquant un cri étant en -iō. Peut-être y a-t-il confusion de *nictō* et *nictō*.

nictō, -ās, -āre (nictor, -āris) : cligner des yeux; gnopter. A pour synonyme rustique *cennō*; cf. CGL 621, 39, *nictō est quod rustice dicitur cennō*. Fréquentatif intensif d'un simple disparu, dont le substantif verbal *nictus* est encore attesté (Caecil., Labér.); cf. *conīcō* *nictor*. D'après Festus, 182, 30, le verbe se serait employé à l'origine dans le sens de « s'appuyer » : *nictō et oculorum et aliorum membrorum nisu saepe aliq[ue] conari, dictum est ab antiquis, ut Lucretius in lib. III (6, 836) : hic ubi nexari (nexari codd. Lucr.) neque insisteretq[ue] alis ». Caecilius in *Hymnide* (72) : « garris sine dentes iacent, sine nictentur perticis. » Nouius Maccus Copone (47) : « actutum scibis cum in nero tabere ». Vnde quidam *nictationem*, quidam *nictum*. Caecilius in *Pugile* (193) : « tum inter laudandum hui timidum tremulis palpebris percutere nictu : hic gaudeat et mirarier ». Ancien; non roman.*

Dérivé : *nictatiō* (Plin.). Composé : *adnictō* (Nævius).

V. cōntineō. Il est curieux que le slave ait un groupe **algnjoti* « nictare », avec *m-* initial (v. Trautmann, *Balt. sl. Wōrt.*, p. 174); aussi M. Benveniste, BSL 1937, 98, p. 280, dérive-t-il *nictō* de **mictō*, itératif issu d'une racine **meig-*.

nictus, ūs m. : v. le précédent.

nictō : v. *renideō*.

nidor, -ōris m. : fumet, odeur qui s'échappe d'un objet qui cuît ou qui brûle, graillon. Ancien (Plt.); technique. M. L. 5912.

Dérivés tardifs : *nidōrōsus* (Tert.); *nidōrō* (Not. Tir.).

Cf. att. *xvītā*, hom. *xvītō* « odeur de graisse brûlée », v. isl. *kniss* n. « vapeur de la cuisson ».

nīdus, -ī m. : nid, nichée. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5913.

Dérivés et composés : *nīdulus*, diminutif de tenuresse, d'où *nīdular*, -āris; *nīdāmentum* (d'un **nīdō*, non attesté, remplacé par *nīdular* et *nīdificō*); *nīdificō*, -ficiūm (Apul., d'après *aedificiūm*), -fīcō, M. L. 5911 (mais le fr. *nichier* s'explique mieux par **nīdācō*). Cf. aussi M. L. 5910, *nīdūculāre*; 5908, **nīdāle*; 5909, **nīdaz* « nīais ».

Mot indo-européen **ni-zdo-*, dont le premier terme est le préverbé *ni-* et le second une forme à vocalisme zéro de la famille de *sedeō*. Au sens de « *nīd* », on a de même irl. *nel* (irl. mod. *nead*), v. h. a. *nest*, et, avec des altérations sans doute vouluves, lit. *lizdas*, v. sl. *gnēzdo* (neutre); le sens général de « lieu où l'on s'établit » apparaît dans arm. *nīst* et skr. *nīdāh*. En tant que préverbé, **ni-*, indiquant mouvement de haut en bas, existe en indo-iranien et en arménien; la racine **sed-* y était souvent jointe : skr. *nī-sidāti* « il s'assied », av. *nīshādā*, v. perse *nīy-aśādāyam* « j'ai établi », arm. *nīstām* « jo m'assis ». De **ni-* le slave et le germanique n'ont gardé que des dérivés : v. sl. *nīt* « penché en avant », *nīu* « en bas », v. h. a. *nīdar* « vers le bas ». !

nīger (-grus, Orib. 495, 22), -gra, -grum : noir. S'oppose à *albus*, *candidus*. Au sens moral « funèbre, qui évoque une idée de mort ou de malheur »; s'emploie en parlant du caractère, comme le gr. *μέλας*; cf. Cic., Caec. 27; Hor., S. 1, 4, 85 (par opposition à *candidus*). Sur la nuance de sens qui le sépare de *āter*, v. ce mot. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5917.

Dérivés et composés : *nīgror* m. (poétique); *nīgrēdō* I. (postclassique); *nīgrīta* (-ītēs) f. (Plin., Cels.), M. L. 5921; *nīgrītūdō* (Plin.); *nīgraster* (Firm.); *nīgellus*, d'où *nīgella* « nīelle, nigelle » (Gloss.), M. L. 5915 et 5916; *Nīgelliō*; *nīgrīdīs* (Not. Tir.); *nīgrīcolor* (= μέλαχροος), et les composés tardifs et artificiels *nīgrī-formis*, *nīgrī-germēus*, *nīrbēns*; les surnoms *Nīgrīna*, *Nīgrō*, -ās : noircir (transfert et abus.) ; *nīgrēō*; *nīgrēsō*, -īs, M. L. 5919; *nīgrīcō*, M. L. 5920; *nīgrīfōcō*, -ās; *nīgrē-faciō*, -īfō (tardifs); *dēnīgrā*, -ās (intensif; cf. gr. *ἀποελάχω*); sens propre et figuré : *d. honorem famamque*, Firmicus, Math. 5, 10 fin.; *dēnīgrēsō* et *innīgrō*, *innīgrēsō* (tardifs); *internīgrāns* (Stace); *per-*, *sub-nīger*.

Étymologie inconnue. Du reste, il n'y a pas d'adjectif indo-européen commun attesté pour « noir ».

nīhil (*nīl*), *nīhilum* : v. *hilum*. M. L. 5922 a.

nībus, -ī m. : nuage chargé de pluie; pluie; puis « nuage, nuée » en général, et spécialement « nuage doré qui enveloppe les dieux, nimbe, auréole »: *proprie nībus est qui deorum uel imperantium capita quasi clara nebula ambire fingitur*, Serv., Ae. 3, 585. Au sens figuré « pluie » (de traits, tombant dru comme la pluie, puis s'est dit de toute espèce d'objets), *n. tēlōrum, pediūm*, etc. Ancien, surtout poétique. Conservé en italien. M. L. 5924. Irl. *nīm*.

Dérivés et composés : *nīmbōs*; *nīmbātus* (Plt.); *nīmbifēr*, -uornus.

V. *nebula* et *nībēs*.

nīmīrum : v. *nī* et *mīrus*.

nīmis adv. : très, trop. D'abord employé avec la valeur d'un superlatif, sens encore usuel chez les auteurs archaïques et dans la langue familiale; cf. Plt., Mo. 511, *nīmis quam formido*; Enn. ap. Cic., Fin. 2, 13, 41, *nīmūm bonī est cui nīl est [in diēm] mali*, où *nīmūm bonī* traduit *κακός οὐδείς τατός* d'Eurip., Hec. 2; *hominēm nīmūm lepidūm et nīmīa pulchritudine*, Plt., Mi. 998; de même, *nīmīo* devant un comparatif a encore le sens de *multō* comme *nīmis*, *nīmūm* (ce dernier rare à l'époque classique) = *multum* dans *nīmis quam*, *nīmūm quantum*. *Nīmis* s'est ensuite spécialisé dans le sens de « trop » (comme gr. *ἔπω*, *λαθ*), qui est le plus fréquent, souvent avec une négation *nōn*, *haud nīmis*. Ancien, usuel; toutefois, à basse époque, dans la langue populaire, repartit le sens de « beaucoup, très »; cf., par exemple, Vulg., Ezech. 37, 10, *exercitus nīmis grandis ualde* (= πολλὴ σφράρα). Conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 5925, mais a subi la concurrence d'une forme nouvelle **tropus*. M. L. 8938; B. W. sous *trop*. Composé : *praenīmis* (Gell.).

Dérivés : *nīmīus*; d'où *nīmūm* n. : excès (opposé à *parum*); *nīmītās* (époque impériale), cf. *satiētās*; adv. *nīmīs* (tardif); *nīmīopere* (Cic.), cf. *magnopere*; *praenīmis*, -īmūs (Gell., Charis.).

L'hypothèse d'un **nē-mis > nīmis*, avec le sens de « pas plus petit », cf. le groupe de *minus* (osq. *mins*), est aventurée. On n'en a, du reste, pas de meilleure.

ninguis; *ninguit* : v. *nīx*.

ningulus : « nīllus », dans Fest. 184, 17, qui cite des exemples d'Ennus (A. 130) et du devin Marcius (2). Formation analogique d'après *singulus*; non attestée en dehors de ces deux exemples.

**nīnnīum* : mot de forme et de sens incertains (les manuscrits palatins ont *nīmūm*) qu'on lit dans l'Ambrōsianus de Plaute, Poe. 371. Rappelle par l'aspect certains mots enfantins du type grec *βύτον* « poupee », etc., dont le sens, du reste, ne convient pas au passage de Plaute. V. Walde-Hofmann, *Lat. Etym. Wōrt.*, s. u.!

nīsi (*nīsei*, SC Bac.; *nīse*, Lex Rubria; *nesī* (?), Festus 164, 1) : particule de sens conditionnel composée de *nē* + *sī* abrégé par l'effet de la loi des mots iambiques, « non pas si; à moins que... ne; sauf le cas

où ; et par suite « si... ne... pas », cf. gr. *εἰ μὴ, ἔπει μὴ*. *Ni*, toujours scandé bref dans Plaute, cf. Lindsay, *Early lat. verse* 208, ne peut résulter d'un abrégement de *ni* malgré l'osque *nei suae* « *νὶ σὶ* », à moins d'admettre un abrégement proélitique, comme dans *siquidem*. Dans l'usage familier, la valeur de *-si* dans *nisi* s'est oblitérée et *nisi* n'a plus qu'un sens restrictif et équivaut à « seulement, sauf, sinon » ; de là l'emploi de *νόη nisi* non pas... si ce n'est qu'on trouve accompagnant un ablatif absolu, de *nisi ut, nisi quod, nisi quia* ; ou de *nisi* après *nihil, nihil aliud, nō aliter*, où il joue le rôle de *quam*, et même quelquefois sans qu'une négation soit précédemment exprimée, e. g. Sall., *Iug.* 75, 3. La condition s'est alors exprimée par un *si* surajouté : *nisi si* (fréquent dans Plaute, par exemple Am. 825, Cap. 530, Cu. 51, etc.). Le même fait s'est produit pour *quasi* renforcé en *quasi si et*, en grec, pour *εἰ μὴ εἰ*. Inversement, comme on l'a vu, *ni* a pris le sens de *nisi*. *Etsi, etiamsi* sont, au contraire, restés inchangés. Ancien, usuel. Non roman.

nîtela (*nîtella*) , -ae f. : l'érot ; écureuil ; mulot (Plin., Mart. M. L. 5927).

Dérivé : *nîtedula* : même sens (Cic.). La forme *nîtel(l)inus*, dans Pline 16, 177, doit sans doute se lire *uitellinus* « jaune d'œuf » (André).

Cf. mustela. — *Nîtedula* rappelle pour la forme *ficēdula*.

nîtēō, -ēs, -ui, -ēre : briller, être luisant, éclatant. Se dit souvent de l'éclat de la santé, de la propreté, de l'embonpoint, de l'aspect riant ou plaisant d'un corps ou d'un objet, maison, paysage, etc. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *nitor, -oris* m. : brillant, éclat (sens physique et moral) ; conservé en campidanien, M. L. 5930 ; *nîtela* (Apul. cf. *candela*) ; *nîtidus*, M. L. 5929 ; *nîtēō, -ous net, nîtiditâs* (Acc.) ; *nîtiduscus* (Plt.) ; *nîtidulus* (Sulp. Sév.) ; *nîtidō, -ās* (remplacé dans les langues romanes par **nîtiditâre*, M. L. 5928), qui a déjà le sens de « nettoyer » dans Enn. ap. Non. 144, 12, *eunt ad fontem, nîtidam corpora; nîtēscō, -is* (déjà dans Enn.) ; *ēnitēscō*, d'où *ēnitēō* ; *inter-, per-, prae-, re-nitēō* (tardif) ; *nîtefaciō* (Gell.).

Irl. *niam* « éclat » ferait penser à une racine **nei-* « briller » qu'on retrouve peut-être dans *renitēō* (avec un morphème de présent *d* ou *dh*) ; *nîtēō* serait bâti sur un adjectif **nîtos*, comme *fator* ; sur le groupe en celtique, cf. Vendryes, *Rev. celt.*, 46, 245-267. Hypothèse incertaine.

nîtor (ancien *gnitor* ; la gutturale initiale est conservée dans P. F. 85, 21, *gnitor et gnixus a gen[er]ibus prisci dixerunt*) , -eris, *nîtus*, puis *nîsus*, *sum, nîti* : s'appuyer sur (sens physique et moral), se pencher avec effort, d'où « faire effort, s'efforcer (*nîtibundus*, Gell.) », « être en travail » (d'une femme qui accouche). Le participe ancien est *nîtus*, la racine présentant, en effet, une gutturale **kneighw-* ; cf. *côntuēō* et *nîtō*. Cette gutturale est conservée dans *nîxi di* : *appellant tria signa in Capitolio ante cellam Mineruae genibus nixa, uelut praesidentes parientium nîxibus*, F. 182, 23, et Ov., M. 9, 294, *Magnu Lucinam Nîzosque patres clamore uocabant*. La forme récente *nîsus* est analogique de *ūtor/ūsus* ; elle

résulte de ce que le sentiment de l'existence de la gutturale ancienne a disparu.

Dérivés et composés : *nîxus, -ūs* m. : travail de l'accouchement, le sens de « appui, effort » s'exprime plutôt par *nîsus* ; *ēnîtor, ēnîtus* : accoucher, enfanter ; *nîxuriō, -īs*, glosé φλοτοκένα (Gl. Philox.) ap. Non. 144, 19, *-ūt qui nîti uolt et in conatu saepius aliqua re perpellitur*. Ancien, usuel et classique. Non roman. Sur *nîxa* « coccymela », v. Isid., Or. 17, 7, 10.

nîxor, -āris (poétique, Lucr., Vg.), intensif de *nîtor* ; *ad-, cō-* (v. *cōnor*), *ē, in-, ob-, re-* (langue impériale = *resistō, aduersor*), *sub-nîtor* ; *praenîsus* (Gl.).

nîtrum, -īn n. : nitre. Emprunt latinisé au gr. νίτρον, lui-même emprunté à l'égyptien. Dérivés latins : *nîtria* f. ; *nîtratus, nîtrus, nîtrous*.

nîx (*nîus*, Orib.), *nîus* (i) f. : neige. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5936.

nîuit (i) : ap. Pac., Paul. 4 (Non. 507, 29), *sagittis nîuit, plumbo et saxis grandinat* « il neige ». Fréquentatif : *nîuitor* : χοντρίζω (Gl.). Remplacé dans les langues romanes par **nîuare*, M. L. 5930 b, et **nîuicare* (-gū), M. L. 5934 ; B. W. *neiger*.

Dérivés et composés : *nîuâlis* : de neige ; *nîuârius*, usité surtout dans *nîuârium colum, nîuârius saccus* « filtre à neige » ; M. L. 5934, *nîuâria, nîuârius* : *aqua* ; *nîueus*, cf. M. L. 8386, *subnîueus, nîuâsus* : neigeux, M. L. 5935 ; *nîuescō, -is* (tardif) : devenir blanc de neige ; *nîuifer* (Salu., G. D. 6, 2).

A côté de *nîx*, *nîuit* existent des formes à infixe nasal : *ninguit* (cf. ombr. *nîncta* « *ninguitō* »), *nîxit*, qui a supplanté *nîuit* et a subsisté dans certains dialectes romans, M. L. 5926 ; *ninguis, -is* f. (Lucil., Lucr.) ; *nînguidus, nîngor* (Apul.) : chute de neige.

Une trace du thème racine de *nîx*, nom d'action féminin, se retrouve dans l'accusatif *νîphē* chez Hésiode (à côté de hom. νîphâ « neige », νîphētēc « neigeux » ; le grec ayant pour la « neige » d'ordinaire χînō répondant à arm. յան, cf. sans doute gall. *nyf* « neige » (v. J. Loth, Mél. L. Haret, p. 237), tandis qu'il y a un thème en -o- masculin dans deux groupes voisins : *got. snaiws*, lit. *snîegas*, v. pruss. *snaygis*, v. sl. *snégu*.

Le type thématique de présent v. lat. *nîuit* se retrouve exactement dans *snâzaiti* « il neige » (mais le nom iranien de la « neige », av. *vâfra-*, est isolé, gr. *νîphē*, v. h. a. *snîuit*, lit. orient. *snîega* ; il représente sans doute un ancien athématique, car l'irlandais a le vocalisme radical zéro, dans *snigid* « il neige » (et « il pleut »).

La forme à infixe nasal *ninguit* ne se retrouve que dans un groupe où, comme en latin, ce type s'est particulièrement développé, en Baltique : lit. *snînga* « il neige », inf. *snîgti*.¹

nîxa, -ae f. : *coccymela quam Latini ob colorem primum uocant, alii a multitudine enizi fructus nîxam appellant*, Isid. 17, 7, 10. Sans doute corruption tardive et populaire de *myza*, v. Sofer, p. 100. Passé en arabe marocain : *nîs* « abricot ». V. André, *Lex.*, s. u.

nô, nâs, nâu, nârē : nager, flotter (sens physique et moral). Attesté depuis Ennius. — *Nô*, en raison de son caractère monosyllabique, a tendu à être remplacé

par *nâtare* bâti sur un adjectif **nâtōs* (cf. *fator*) et confondu avec les fréquentatifs par les Latins, d'où la définition : *nâtare : saepius nare, ut dictitare, factitare*, F. 168, 2. *Nâtare* apparaît dès Ennius et devient de plus en plus fréquent sous l'Empire. Lucrèce dit *nât oculi*, les écrivains qui le suivent *nâtant oculi* (e. g. Ov., F. 6, 673 ; Quint. 4, 3, 76). *Nâtare* seul est représenté dans les langues romanes (avec une variante obscure **nâtare*). M. L. 5846 ; B. W. *nager*.

De *nâtare* dérivent : *nâtator* (M. L. 5847) ; *-tiō, -tilis, -ticius*, d'où *nâtâtōrum* n. et *nâtâtōria* f. « emplacement pour nager » ; *innâtâtōria* « piscine » (Ital.) doit provenir d'une haploïgie ; *nâtâtūra* (Gloss.) ; *nâtus, -ūs* (poétique, époque impériale) ; *nâtâtūlum* ; *nâtâtūbilis* ; *nâtâtundus*. De *nâtare* il ne semble pas qu'il y ait de dérivés, en dehors d'un adjectif composé *innâtâtibilis*, & λ. dans Ov., M. 1, 16, de caractère artificiel (= *ēnâtētōtōcō*). Du reste, *innâtâtibilis* était exclu de l'hexamètre dactylique.

Par contre, *nô* et *nâtô* ont fourni, chacun, des composés à l'aide des préverbes ordinaires : *ad-, ē, in-, re-, super-, trâns-* (trâ-*nô*) ; *ab-, ad-, dē-* (Hor., C. 3, 7, 28 = κατανήχουμαι), *ē, in-* (M. L. 4443), *prae-, sub-, super-, super-ē*, *trâns-(trâ-)nâtō* ; *inēnâtâtibilis* (Tert.).

Le présent indo-européen, de type athématique, est conservé dans véd. *snâti* « il se baigne » ; à ce présent ont tendu à se substituer des dérivés divers : *snâyate* en sanskrit classique, av. *snâyeite* « il se lave » (et un causatif *snâdayon* « qu'ils lavent »), gr. νîxω (qui doit être un ancien *νîχω) « je neage », tokh. *nâskem* « ils baignent » ; le latin a aussi un verbe de type dérivé *nô, nâs*. — Le sens du verbe latin est « nager » ; ce sens se retrouve dans irl. *snâm* « fait de nager », gall. *nâw*, comme dans gr. νîxω. — On traduit ombr. *snâta, asnata* par *ñmecta, nôñmecta*. — Au second terme d'un composé, le védique a *gîrta-snâ* « plongé dans le gîrta ».

nôbilis : v. *nôscō*.

nôceō : v. *nex*.

nocuā : v. *nox*.

482, **annôdicâre* ; 483, **annôdulâre* ; 5945, **nôdiculus*. *abnôdō* : enlever les nœuds des arbres (Col.) ; *ēnôdō* ; *ēnôdôs, -ē* ; *innôdō* (bas latin, M. L. 4445) ; *internôdium* ; *renôdō* (Hor., Epod. 11, 28 = ἀνάδεω) ; *renôdîs* ; *obnôdô* (Script. rust.). *centendôdâ* (plante) « aux cent nœuds » (Marcel.). V. *nectô*.

***noegeum, -ī n.** : *quidam amiculi genus praetextum purpura, quidam candidum ac perlucidum... ut Liuius in Odyssea* (21) : *simul de lacrimas de ore noegeo detersit* i. e. *candido*, F. 182, 18. Cf. CGL V 33, 27, *noegeum, nigrum pallium tenuie*. Sans explication.

nôla, -ae f.? : clochette. Avien., Fab. 7, 8, *iussat* (*canem*) *in rabido gutture ferre nolam*. — Léon douteuse ; certains lisent *notam* ; toutefois, cf., pour la quantité, *Nôlânus* dans Prud., *st p. 11, 208*, et, pour le sens, *campâna*.

nôlô, -ae f.? : épithète appliquée à Clodia, tirée de *nôlô* « je ne veux pas », évoquant avec *Nôla*, nom d'une ville de Campanie : *in triclinio Coam* (cf. *co , coit s*), *in cubiculo Nolam*, Cael. ap. Quint. 8, 6, 53.

nôlô : v. *uolô*.

nômen, -inis n. : 1^o nom donné à une personne ou à une chose : *n. proprium, commune* ; *n. Latinum* (dans *socii nominis Latini*, cf. en ombrien *Turskum*, *Nâharkum* numem, *Iapuzkum* numem, T. Eug. 1 b, 17). Distingué de *uerbum* par les grammairiens (comme ὄνομα de ἡγμα) : *in nômine* « au nom de », *nômen Domini* périphrase de la langue de l'Église équivalant à *dominus* ; 2^o renom ; 3^o en droit « nom d'un accusé » : *nômen déferre, accipere* ; « nom d'un dépitier », d'où « titre de créance » : *tituli debitorum nomina dicuntur praesertim in iis debitis, in quibus hominum nomina scripta sunt, quibus pecuniae accommodatae sunt*, Asc. ap. Cic., Verr. 2, 1, 10, § 28. En tant que le nom s'oppose à la chose (cf. gr. ὄνομα et ἔχον), *nômen* peut désigner « un vain nom », d'où *nômîne, sub nômîne* « sous le prétexte de ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5949.

Composés : *agnômen, cognômen, praenômen* : les deux derniers sont seuls usités ; *agnômen* semble une création des grammairiens faite en vue de distinguer (*agnôs-*cere) les surnoms individuels des surnoms communs à tous les descendants d'une gens ; cf. Diom., GLK I 312, 3, *proprietum nominum quattuor sunt species* : *praenômen, nomen, cognomen, agnomen* : *praenômen est quod nominibus gentilicibus praeponitur, ut Marcus, Puplius; nomen proprium est gentilicium, i. e., quod originem gentis vel familiæ declarat, ut Porcius, Cornelius; cognomen est quod uniuscuiusque proprium est et nominibus gentilicibus subiungitur, ut Cato, Scipio; agnomen vero est quod extrinsecus cognominibus adici solet, ex aliqua ratione vel uirtute quae situm, ut Africanus, Numantinus, et similia*. Il n'y a pas dans *nômen* de g initial étymologique ; *agnômen, cognômen*, et plus tard *agnômentum, cognômentum*, sont des formes analogiques faites sur le modèle *nôscō/agnôscō, cognôscō* (cf. Isid., Or. 1, 6, 4, *cognomentum uolgo dictum eo quod nomini cognitionis causa superadicatur, siue quod cum nomine est*), dont *nômen* était originairement indépendant (il est peu vraisemblable de supposer que *cognômen* n'est pas appa-

rent à *nōmen* et doit être rattaché à *cognōscere*, représentant *co-nōmēn* « signe de reconnaissance », avec un *gnōmēn* équivalant à γνώμα. Mais, à l'époque historique, les Latins ne séparaient pas *nōscō* de *nōmen* (cf. P. F. 179, 13, *nomen dictum quasi noui men, quod noti- tiam facit*), et Plaute emploie *ignōbilis* au sens de « homme sans nom » (et non « inconnu »), Amp. 440, *ubi ego Sosia nōlīm esse, tu esto sane Sosia; | nunc, quando sum, uapulabis nōsi hinc abis, ignōbilis*. A basse époque, on trouve confondus *adnōmīnō* et *agnōmīnō* pour traduire ἐπ- et προσεπ-ονομάζω. Il y a eu là une étymologie populaire toute naturelle.

Autres dérivés et composés : *nōmīnālis*; *nōmīnālia* n. pl. : « jour où l'enfant recevait son nom »; *nōmīnāliter*; *nōmīnōsus* = *glōriōsus* (Gl.); *nōmīnāriū* « qui savent lire les noms » (par opposition aux *syllabāriū*).

nōmīnō, -ās : nommer (δνομάζω, δνομάνω), panroman, M. L. 5950, et ses dérivés *nōmīnātim*, *nōmīnātiō*, -tor, -tōrius, -tus, -ūs; *nōmīnātiūs* (terme de grammaire *n. cāsus* = ἡ δνομαστή [πρᾶσις]; *nōmīnītō*, -ās (Lucr., pour éviter le crétième formé pour les formes de *nōmīnō*); *innōmīnābilis* (Apul., Tert.); *nōmīnātūs* « célébre » (Tert., d'après δνομαστός); *innōmīnātūs* (Don.) = δνονόματος; *nōmīnōsus* : *fāmōsus* (Gl.); *innōmīnīs* (Ps.-Ap.).

nōmīnāclātor : esclave chargé d'appeler les noms des clients; *nōmīnāclātiō*, -clātūra. Cf. *calāre*; *adnōmīnātiō* : = παρονομαστα; *agnōmentum* (Apul.) = ἀgnōmen; *cognōmīnō*, ἐπονομάζω; *cognōmentum*, -minātiō, etc.; *cognōminīs* : qui a le même nom (= δνόμωνος), M. L. 2030 a.

dēnōmīnō (Rhet. Her.) : désigner par un nom, dénommer (= κατονομάζω); *dēnōmīnātiō* (= κατονομαστα, παρονομα, παρονομαστα); *dēnōmīnātiūs* (terme de grammaire) : dérivé; *prēnōmīnō* : donner un prénom, nommer en première ligne (bas latin).

prōnōmen : terme de grammaire « pronom », d'après gr. ἀντώνυμος; *prōnōmīnālis*, -nātiūs; *prōnōmīnō*; *prōnōmīnātiō* : figure de rhétorique par laquelle on remplace un nom propre par une épithète, périphrase (traduction de gr. ἀντονομαστα).

supernōmīnō (= ἐπονομάζω) (Tert.).

ignōmīnīs : v. c. mot. — V. aussi *nūncupō*.

Le mot se retrouve exactement en indo-iranien (skr. *nāma* (inst. sing. *nāmnā* « par le nom », av. *nāma*; de même *ombr. nome*, abl. *nomne*. Même ᄀ dans v. fris. *nōmīa* « nommer » et sans doute aussi dans arm. *anun* (gén. *anuan*), avec prothèse. Formes à vocalisme o dans gr. δνομα (avec prothèse, d'où δνομάνω « je nomme »), got. *namo* (pluriel *nama*; le mot est masculin en grammaire occidentale : v. h. a. *namo*, etc.). Le hittite a *lāmān* (gén. *lāmnā*) « nom », avec une dissimilation. Formes à vocalisme zéro, irl. *ainm*, gall. *enw* et sl. *jīmē* (v. sl. *ime*, v. tch. *jmē* (gén. *jmene*). L'e de v. pruss. *emmēns*, etc., est surprenant.

nō : ne... pas, non. Renforcement de la négation par l'addition du neutre de *ūnus*, ancien *oinos*, d'où *nē *oinom*, encore reconnaissable dans les formes anciennes *nonum*, *noenu*; cf., entre autres, Non. 143, 31 sqq. La formation de *nōn* est exactement comparable à celle de *nūllūm*, ancien *ne *oinolom*, ou de *nīhil*, ancien *ne *hilum*; la chute de -um est la même que dans

ce dernier et s'explique par la même raison. Pour le passage de *oe* à ᄀ entre deux *n*, cf. *nōnūs* de **nōmen*, *nōnō* équivalant à γνώμα. Mais, à l'époque historique, les Latins ne séparaient pas *nōscō* de *nōmen* (cf. P. F. 179, 13, *nomen dictum quasi noui men, quod noti- tiam facit*), et Plaute emploie *ignōbilis* au sens de « homme sans nom » (et non « inconnu »), Amp. 440, *ubi ego Sosia nōlīm esse, tu esto sane Sosia; | nunc, quando sum, uapulabis nōsi hinc abis, ignōbilis*. A basse époque, on trouve confondus *adnōmīnō* et *agnōmīnō* pour traduire ἐπ- et προσεπ-ονομάζω. Il y a eu là une étymologie populaire toute naturelle.

Autres dérivés et composés : *nōmīnālis*; *nōmīnālia* n. pl. : « jour où l'enfant recevait son nom »; *nōmīnāliter*; *nōmīnōsus* = *glōriōsus* (Gl.); *nōmīnāriū* « qui savent lire les noms » (par opposition aux *syllabāriū*).

nōmīnō, -ās : nommer (δνομάζω, δνομάνω), panroman, M. L. 5950, et ses dérivés *nōmīnātim*, *nōmīnātiō*, -tor, -tōrius, -tus, -ūs; *nōmīnātiūs* (terme de grammaire *n. cāsus* = ἡ δνομαστή [πρᾶσις]; *nōmīnītō*, -ās (Lucr., pour éviter le crétième formé pour les formes de *nōmīnō*); *innōmīnābilis* (Apul., Tert.); *nōmīnātūs* « célébre » (Tert., d'après δνομαστός); *innōmīnātūs* (Don.) = δνονόματος; *nōmīnōsus* : *fāmōsus* (Gl.); *innōmīnīs* (Ps.-Ap.).

nōmīnāclātor : esclave chargé d'appeler les noms des clients; *nōmīnāclātiō*, -clātūra. Cf. *calāre*; *adnōmīnātiō* : = παρονομαστα; *agnōmentum* (Apul.) = ἀgnōmen; *cognōmīnō*, ἐπονομάζω; *cognōmentum*, -minātiō, etc.; *cognōminīs* : qui a le même nom (= δνόμωνος), M. L. 2030 a.

dēnōmīnō (Rhet. Her.) : désigner par un nom, dénommer (= κατονομάζω); *dēnōmīnātiō* (= κατονομαστα, παρονομα, παρονομαστα); *dēnōmīnātiūs* (terme de grammaire) : dérivé; *prēnōmīnō* : donner un prénom, nommer en première ligne (bas latin).

prōnōmen : terme de grammaire « pronom », d'après gr. ἀντώνυμος; *prōnōmīnālis*, -nātiūs; *prōnōmīnō*; *prōnōmīnātiō* : figure de rhétorique par laquelle on remplace un nom propre par une épithète, périphrase (traduction de gr. ἀντονομαστα).

supernōmīnō (= ἐπονομάζω) (Tert.).

ignōmīnīs : v. c. mot. — V. aussi *nūncupō*.

Le mot se retrouve exactement en indo-iranien (skr. *nāma* (inst. sing. *nāmnā* « par le nom », av. *nāma*; de même *ombr. nome*, abl. *nomne*. Même ᄀ dans v. fris. *nōmīa* « nommer » et sans doute aussi dans arm. *anun* (gén. *anuan*), avec prothèse. Formes à vocalisme o dans gr. δνομα (avec prothèse, d'où δνομάνω « je nomme »), got. *namo* (pluriel *nama*; le mot est masculin en grammaire occidentale : v. h. a. *namo*, etc.). Le hittite a *lāmān* (gén. *lāmnā*) « nom », avec une dissimilation. Formes à vocalisme zéro, irl. *ainm*, gall. *enw* et sl. *jīmē* (v. sl. *ime*, v. tch. *jmē* (gén. *jmene*). L'e de v. pruss. *emmēns*, etc., est surprenant.

Sans doute emprunt à l'accusatif de γνώμων : γνώμων par un intermédiaire étrusque (cf. *fōrma*, *grūna*).

nōs nom. acc., *nostrū*, *nostrī* gén. (*nostrōrūm*, *nostrārū*); *nōbīs* dat.-abl. : pronom personnel de la 1^{re} personne du pluriel, « nous ». Peut-être renforcé de -m. S'emploie emphatiquement avec la valeur de *ego*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5960.

Dérivés : *nōster*, également ancien et panroman M. L. 5961; *nōstrās* de notre pays » (ne semble plus attesté après Pline); *nōstrātim* « à notre manière » (Sisenna; cf. *tuātim* dans Plt.). — Une forme avec préfixe, *enos*, existe peut-être dans la formule initiale du Carmen Fr. Areal. : *enos Lases iuuate*, mais le texte est obscur. La brève de *nōster* est confirmée par le passage de *uoster* à *uester*.

Nōs représente une ancienne forme de cas régime;

ce dernier et s'explique par la même raison. Pour le passage de *oe* à ᄀ entre deux *n*, cf. *nōnūs* de **nōmen*, *nōnō* équivalant à γνώμα. Mais, à l'époque historique, les Latins ne séparaient pas *nōscō* de *nōmen* (cf. P. F. 179, 13, *nomen dictum quasi noui men, quod noti- tiam facit*), et Plaute emploie *ignōbilis* au sens de « homme sans nom » (et non « inconnu »), Amp. 440, *ubi ego Sosia nōlīm esse, tu esto sane Sosia; | nunc, quando sum, uapulabis nōsi hinc abis, ignōbilis*. A basse époque, on trouve confondus *adnōmīnō* et *agnōmīnō* pour traduire ἐπ- et προσεπ-ονομάζω. Il y a eu là une étymologie populaire toute naturelle.

Autres dérivés et composés : *nōmīnālis*; *nōmīnālia* n. pl. : « jour où l'enfant recevait son nom »; *nōmīnāliter*; *nōmīnōsus* = *glōriōsus* (Gl.); *nōmīnāriū* « qui savent lire les noms » (par opposition aux *syllabāriū*).

nōmīnō, -ās : nommer (δνομάζω, δνομάνω), panroman, M. L. 5950, et ses dérivés *nōmīnātim*, *nōmīnātiō*, -tor, -tōrius, -tus, -ūs; *nōmīnātiūs* (terme de grammaire *n. cāsus* = ἡ δνομαστή [πρᾶσις]; *nōmīnītō*, -ās (Lucr., pour éviter le crétième formé pour les formes de *nōmīnō*); *innōmīnābilis* (Apul., Tert.); *nōmīnātūs* « célébre » (Tert., d'après δνομαστός); *innōmīnātūs* (Don.) = δνονόματος; *nōmīnōsus* : *fāmōsus* (Gl.); *innōmīnīs* (Ps.-Ap.).

nōmīnāclātor : esclave chargé d'appeler les noms des clients; *nōmīnāclātiō*, -clātūra. Cf. *calāre*; *adnōmīnātiō* : = παρονομαστα; *agnōmentum* (Apul.) = ἀgnōmen; *cognōmīnō*, ἐπονομάζω; *cognōmentum*, -minātiō, etc.; *cognōminīs* : qui a le même nom (= δνόμωνος), M. L. 2030 a.

dēnōmīnō (Rhet. Her.) : désigner par un nom, dénommer (= κατονομάζω); *dēnōmīnātiō* (= κατονομαστα, παρονομα, παρονομαστα); *dēnōmīnātiūs* (terme de grammaire) : dérivé; *prēnōmīnō* : donner un prénom, nommer en première ligne (bas latin).

prōnōmen : terme de grammaire « pronom », d'après gr. ἀντώνυμος; *prōnōmīnālis*, -nātiūs; *prōnōmīnō*; *prōnōmīnātiō* : figure de rhétorique par laquelle on remplace un nom propre par une épithète, périphrase (traduction de gr. ἀντονομαστα).

supernōmīnō (= ἐπονομάζω) (Tert.).

ignōmīnīs : v. c. mot. — V. aussi *nūncupō*.

Le mot se retrouve exactement en indo-iranien (skr. *nāma* (inst. sing. *nāmnā* « par le nom », av. *nāma*; de même *ombr. nome*, abl. *nomne*. Même ᄀ dans v. fris. *nōmīa* « nommer » et sans doute aussi dans arm. *anun* (gén. *anuan*), avec prothèse. Formes à vocalisme o dans gr. δνομα (avec prothèse, d'où δνομάνω « je nomme »), got. *namo* (pluriel *nama*; le mot est masculin en grammaire occidentale : v. h. a. *namo*, etc.). Le hittite a *lāmān* (gén. *lāmnā*) « nom », avec une dissimilation. Formes à vocalisme zéro, irl. *ainm*, gall. *enw* et sl. *jīmē* (v. sl. *ime*, v. tch. *jmē* (gén. *jmene*). L'e de v. pruss. *emmēns*, etc., est surprenant.

Sans doute emprunt à l'accusatif de γνώμων : γνώμων par un intermédiaire étrusque (cf. *fōrma*, *grūna*).

nōs nom. acc., *nostrū*, *nostrī* gén. (*nostrōrūm*, *nostrārū*); *nōbīs* dat.-abl. : pronom personnel de la 1^{re} personne du pluriel, « nous ». Peut-être renforcé de -m. S'emploie emphatiquement avec la valeur de *ego*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5960.

Dérivés : *nōster*, également ancien et panroman M. L. 5961; *nōstrās* de notre pays » (ne semble plus attesté après Pline); *nōstrātim* « à notre manière » (Sisenna; cf. *tuātim* dans Plt.). — Une forme avec préfixe, *enos*, existe peut-être dans la formule initiale du Carmen Fr. Areal. : *enos Lases iuuate*, mais le texte est obscur. La brève de *nōster* est confirmée par le passage de *uoster* à *uester*.

Nōs représente une ancienne forme de cas régime;

sens péjoratif est rare. En particulier, « de noble origine », d'où *nōbīles*; *nōbītās*; *nōbītō*, -ās et *innōbītātūs* (Lamp.); *ignōbītā* : inconnu (v. *nōmen*), obscur, de basse origine; *ignōbītās*; *prēnōbītās*. Cf. aussi M. L. 5937, **nōbītīus*. Il n'y a pas de substantif *(g)nōmen*, *(g)nōmentum*, sans doute pour éviter la confusion avec *nōmen*; sur *cognōmen*, *cognōmen* (-mentum), v. *nōmen*; *nōtō*, -ōnīs f. : acte de prendre connaissance, examen (sens général et technique du droit : *notōnes animaduersionesque censoriae*, Cic., Off. 3, 31, 111; *notōne XV uirum is liber subicitur*, Tac., A. 6, 12, 3); dans la langue philosophique, « notion » : *notōnēmē appello quod Graeci tum ἔννοιαν πρόληψιν dicunt*, Cic., Top. 7, 31. Cf. *prēnōtīō* mē sens.

nōtītā, -ae et *nōtītēs*, -ē f. : « célébrité, fait d'être connu ou de connaître » (cf. les deux sens, actif et passif, de *nōtūs*) « connaissance », « notion » (doublet de *nōtō*); *nōtītūs*, -a, -um (Not. Tir.).

nōtēscō, -is (poétique et époque impériale) : devenir connu; *ē*, *in-nōtēscō*, même sens; *pernōtēscō* (Tac., Quint.) : impersonnel.

nōtēfīcō, -ās : faire connaître, notifier (archaïque, rare); -fīcūs; *nōtēfīcātō*.

ignōtūs « inconnu » et « ignorant » (cf. *nōtūs*, *ignātūs* et ἄγνωστος); *nōtōr*, -ōris m. (époque impériale); *nōtōrīus*, *ē*, *nōtōrīa* f. : lettre d'avis, notice, avis; *nōtōrīum* : accusation.

Composés de *nōscō*: *agnōscō* : reconnaître (dans tous les sens du verbe français); *agnītūs* et (bas latin) *agnītor*, *agnītōnālis*; *agnōsentīa*, -cībīlis; *adagnōscō* (Sén.); *cognōscō* : même sens, en général, que *nōscō*, *agnōscō*, avec indication de l'aspect « déterminé », au moins dans la langue ancienne; cf., par exemple, Tér., Ph. 265, *unum cognōris* (var. *cum noris*) *omnīs noris* « est-on parvenu à en connaître un, ou les connaît (aspect indéterminé tous) ». Souvent joint à un verbe contenant aussi le préfixe *com-* : Acc., Trag. 437 : *constītūtī*, *cognōtītū*, *sensītī*, *collocatī* se in locum celsūm; Plt., Am. 441, *tempōlō*, *cognōscō*; Asin. 879, *conspīcītī*, *cognōscō*. Dans la langue du droit : *cognōscērē dē* « connaître de », ou *cognōscērē*, absolument « faire une enquête ». Joint à *ignōscērē*, Ter. Eu., Prol. 42; Hēc., Prol. 3, 8. Par euphémisme « avoir des relations sexuelles » (cf. γνώστως). A remplacé *nōscō* dans les langues romanes; cf. M. L. 2031 et 2030, *cognītūs*.

cognītīō (usuel, classique) : connaissance (sens abstrait et concret; sens juridique). Équivalent à *nōtō*, traduit κατάληψις; *cognītōnālis* (*sentētīa*) (Cod. Just.); *cognītōnāliter* (id.); *cognītōr* : surtout terme de droit : — est, qui *lītem alterīus suscepīt coram ab eo*, cui *datus est*, P. F. 49, 29; par suite « défenseur », « juge », « témoin d'identité »; *cognītōrīus* (Gaius) : relativ à l'avocat; *cognītūra* : terme de droit public « charge d'un agent du fisc »; *cognītūs*, -ūm. (Apul.); *cognōbīlis* (Gell. 20, 5, 9, traduction du gr. ἀντέρος, et Caton); *cognōscībīlis* (Boèce), -bīliter (Vulg.); et *incognōscībīlis* (Hilar. = ἀντέρος); *incognītūs* (classique) : inconnu.

accognōscō (depuis Varron; cf. F. Thomas, *Recherches sur les préverbes lat. AD*, p. 45), conservé dans le vieil italien et le vieux français, M. L. 80, ainsi que les dérivés **accognītūs*, -tiō, M. L. 79; *recognōscō* (classique,

Cic., Lael. 67, *equis... uetulus*; Fin. 5, 39, *uetula arbor* opposé à *nouella*, où il s'applique aux animaux et aux plantes: *n. capra*, Varr., R. R. 2, 3, 2; *nouellae uineae*, id., ibid. 1, 31, 1; *nouella*, -ae (sc. *uitis*) « nouvelle vigne », cf. roumain *nui* « jeune branche ». Ce n'est qu'à basse époque sous l'Empire que *nouellus* a commencé à s'employer avec le sens de *nous*, d'où le titre de *Nouellae* (scil. *constitutiōnēs*) et la création de *nouellūs* par Tertullien; de *nouella* provient le britt. *nual*. *Nouellus* a conservé son premier sens dans certains dialectes romans, ainsi logud. *nœddu* « jeune bœuf », à côté du sens général de « nouveau », qu'atteste le français par exemple; cf. M. L. 5967. Les dérivés ont tous un sens technique: *nouellaster* (-trum *uīnum* « vin nouveau »), *nouellētūm* : plant de vignes nouvelles = *veoputētōv*; *nouellō*, -ās : planter de nouvelles vignes; et *renouellō* (Col.).

Cf. aussi le nom propre osque *Nūvellum* « Nouellum », à côté de *Nōla* et de *Nūvlanūs* = *Nōlāni*.

nouīcius : novice. Autre terme technique; se dit surtout des esclaves nouvellement acquis. Renforcement de *nous* au dire d'Alfénus ap. Gell. 7, 5, 1. Substantivé *nouīciūm* (sc. *uerbum*) n.: innovation dans le langage, nouveauté. M. L. 5970 a; *nouīciolus* (Tert.).

Nouīcius est à *nous* comme *empīcius* (qui s'emploie également d'esclaves, cf. Pétr., Sat. 47, 12), *supposiūtūs* sont à *emptus*, *suppositus*; sur cette formation, v. Stolz-Leumann, *Lat. Cr* 5, p. 194.

Nous répond à gr. *vēo* (de *vēo*), hitt. *newaš*, skr. *nāvah*, av. *nava*, v. sl. *novū*, lit. *navas*. Le nom propre *Nouīcius* répond à irl. *nūe*, gall. *newydd* (gaul. *Novio*), got. *nūjis*, lit. *naūjas*, skr. *nāyah*, gr. ion. *vēo*. Dans *nouerca*, il y a un dérivé d'un dérivé en *-ro*, marquant opposition de deux; on de même gr. *vēapōc* et, en arménien, *nor* (gén. *noroy*) est l'adjectif signifiant « nouveau ». Le dérivé *vēo* est fait comme *nouītās*. Cf. *num*, *nunc*. Pour *nūper*, v. ce mot.

nox, *noctis* f.: nuit; déesse de la nuit. La déclinaison de *nox* est le résultat de la confusion d'un thème consonantique **noct-*, cf. gr. *vōx*/*vōxēc*, et d'un thème en *-i* **nocti-*: l'ablatif est toujours *nocte* (*nocte diēque*), mais le génitif pluriel est *noctūm*. A l'époque archaïque existe une forme adverbiale *nox* « de nuit », qui peut être un locatif sans désinence ou un génitif à finale abrégée **nocti*(s); cf. gr. *vōxēc* « de nuit »; cet usage est ancien; de même got. *nahis* « de nuit ». Ce *nox* a d'ailleurs été remplacé par *nocte* et par un ablatif-locatif *noctū*, employé en corrélation avec *diū* et qui s'emploie surtout comme adverbie « nuitamment », cf. O. Skutsch, Gl. 32, 307; *diū noctūque*, et sous l'influence de *diū*, tandis que *diurnus* doit avoir été fait d'après *nocturnus*. Usité de tout temps; panroman. M. L. 5973.

Dérivés et composés: *nocturnus*: cf. *diurnus*, et *nocturnālis* (tardif); *noctua*: chouette. Sans doute féminin d'un adjectif *noctua*, -a uis; cf. *annus/annua*, etc., M. L. 5941 (et **noctula*); *noctūnus* (Plt.); *noctuābundus* (Cic., Att. 12, 1, 2); *noctūnigilus* (Plt.); *noctēscō*, -is (rare, fait d'après *lūcescō*); *noctanter* (Cassiod.), M. L. 5939.

Composés: 1^o en *-noctium*: *bi-noctium* (cf. *biduum*); *equinoctium* n.: équinoxe (cf. gr. *lōtūnēpēla*, -vōc);

lōvōvūktiōv; 2^o en *nocti-*: -fer, -cola, -color, -lūca, -surgium, -uagus, -uidus, dont la plupart sont des créations littéraires sur le modèle des compositeurs grecs en *vōxēt*, *vōxēt*, e. g. *vōxētla* (scil. *vōxēt*), *vōxēt*. Cf. aussi **nōctiūlōs*, M. L. 5940. La forme *noctipūa* (var. *noctiūpēla*, *noctiūga*, -nuga) est très incertaine; v. P. F. 181, 11.

pernoz, *-noctis* adj.: qui dure toute la nuit (cf. *pernoz*). Non attesté avant Virgile; sans doute tiré de *noctem*, comme le verbe correspondant *pernoz*, à « passer la nuit » (cf. *peragrō*) et ses dérivés, pour lequel aucun simple **noctō* n'est attesté. *Pernoziā* a survécu dans quelques langues romanes, M. L. 6421.

Cf. aussi britt. *neithayr* « hier au soir », de **nōē*. V. J. Loth, o. c., p. 190.

Dès l'indo-européen, le mot, nom d'une force active qui est féminin, comme *lux*, *nix*, comporte un thème en *-t* et un thème en *-ti*: véd. *nāk* (nom. sing.) *nākti* (nom. m. dual) et *nāktiā* (nom. plur.) (le nom courant de la « nuit » en indo-iranien est **ksap-*). — En germanique, thème en *-t*: got. *nahis*, etc. En balto-slave, thème élargi en *-i*: v. sl. *nošti*, lit. *nakutis*; et trace du thème en *-k* dans lit. *nak-vīnē* « auberge pour coucher », *nak-vōti* « passer la nuit »; le génitif plural *naktū* subsiste. L'irlandais a l'adverb *in-nocht* « cette nuit », et le celtique en général se sert des formes de **nokt-* pour indiquer les temps: gall. *peu-noct* « chaque nuit », he-no « cette nuit », etc. Ceci concorde avec l'emploi du groupe de skr. *nakti-* (qui est une simple survivance), ainsi skr. *naktamcarah* « qui circule de nuit ». — *Nocturnus* est dérivé d'un thème en *-i*, attesté par gr. *vōxēt*, *vōxētēs*, *vōxētēpōc* et par véd. *naktū-* dans instr. pl. *naktābhih*, ce qui rappelle le groupe de hom. *ñūap*, arm. *avr* « jour (durée) », opposé à *tiw* « jour (lumière) », et le type véd. *dhar* « jour » (loc. *ñāham*), instr. pl. *ñābhīh*. — L'élargissement (d'où les élargissements en *-ti* et en *-ter/ten*) est ajouté à un thème à gutturaire aspirée, conservé seulement dans gr. *vōxēt* *vōxētēs* et *ñvōxētēs* « nocturne », *ñvōxētē* « dans la même nuit ». C'est à ce *vōxēt* (de **nōgh-*, avec timbre *u* de la voyelle réduite) qu'est emprunté l'u de *vōxēt*, *vōxētēs*. — Dans toutes les formes du mot ancienement connues, sauf cette forme grecque, le vocalisme était *o*; le hittite fournit le vocalisme *e* avec *nekuz* « le soir »!

noxa; *noxius*, -a : v. *nex*, *noceō*.

nūbēs (et *nūbi*; *nūb* dans Liv. Andr., d'après Serv. A. 10, 636; cf. *trabs* et *trabēs*, -bis, *plēbs* et *plēbēs*), -is f., et m. à l'époque archaïque: *nue*, *nuage* (sens propre et figuré). Ancien, usuel. M. L. 5974; B. W. nuc.

Dérivés et composés: *nūbēcula*: petit nuage; *nūbilus*: nuageux, M. L. 5975; *nūbilus* et *nūbilus* (confirmé par britt. *niwl*; l'irl. *a nyfel*, de *nūbilis*); n. *nūbilum*: temps couvert; *nūbilis* n. pl.: nuage(s); de là, à basse époque, *nūbilōsus*; *nūbilārium* n.: hangar pour protéger la moisson contre la pluie; *innūbilis*: sans nuages (= *ñvōxētēcō*); ob., *sub-nūbilis*; *nūbilō*, -ās (*nūbili*, Caton): 1^o être nuageux, surtout employé comme impersonnel *nūbilat* « il y a des nuages »; 2^o couvrir de nuages; de là: **annūbilō*, M. L. 480 a, *enūbilō* (Tert.), *innūbilō* (bas latin M. L. 4447) et *obnūbilō*; *nūbi-fer*, -fleus, -fugus, -gen-ger, -uagus, tous poétiques et tardifs.

Pour *obnūbō*, v. le suivant.

Cf. gall. *nūdd* « nuage », *balūci nōd* « nuée » et peut-être l'ārēt̄ av. *snāsōd*, Vd II 22, qui peut s'interpréter par « nuée ». — V. d'autre part, l'article *nūbō*. On partira de la notion de « couvrir »; irl. mod *snuad* « teint du visage » s'expliquerait par « couverture » comme skr. *ñānah* « teint du visage ». Hypothèse pure. — La coexistence de *nebula* (v. ce mot), de *nīmbus* et de *nūbō* suggère l'hypothèse que la forme du mot aurait été variée intentionnellement; cf. gr. *ñ-vōphos* et *ñ-vōphos* en face de *vēphos*. I

nūbō, -is, -psi, *nūptum*, -ere: se marier à (*alicēu*), épouser. Se dit d'abord de la femme; ce n'est que dans la langue vulgaire (Pomponius, R³ 87) ou tardive (Tert., St. Jér., Vulg.), ou par dérision (comme *γαμέτω* en grec, en parlant de la femme), que le verbe s'est employé en parlant de l'homme, pour lequel l'expression propre est *dōnum dūcere*; cf. *nuptia* « la mariée » (avec *ū*, cf. M. L. 5998), *nuptula* (Varr. ap. Non. 357, 2), *nuptia esse*; dare, *locare nuptum*. Usité de tout temps. Non roman. Dérivés et composés: *nūbilis* (Vg., Ae. 7, 53); *nūptius*, -ūs m. (rare); *nūptiae* « les noces » (pluriel collectif désignant l'ensemble des rites du mariage, cf. gr. *γάμος*); M. L. 5999, **nūptiae* et **nōptiae* (panroman, sauf espagnol et portugais); *nūptiālis*, -liter; *nūptiābilis* (Not. Tir.); *nūptiātor* (St. Jér., Gloss.); *nūptiātōs* (Dig.); *nūptō*, -ās (Tert.); *nūptiōr*, -is (Mart., Apul.); *nūptiōtūm*: chambre nuptiale (Gloss.). De **nōptiātā* est issu le britt. *neithaur*. *Nōptiae* a subi l'influence de *noct-ēm*; cf. en dernier lieu Ernout, *Philologica II*, p. 230.

Composés (d'après l'époque impériale): *dēnūbō*: quitter sa maison pour se marier (d'après *dēdūcō*); *ēnūbō*: se marier hors de sa classe (rare, seulement dans T.-L.); *innūbō* (rare); *obnūbō*, cf. plus bas; *renūbō* (Tert.); *innūbō*, usité au féminin *innūbā* « non mariée » (Ov. = *ñvōxētē*); *prōnūbus* (= gr. *παράνυμφος*), usité surtout au féminin; en particulier épithète de Junon, qui préside aux mariages; substantif: *prōnubē adhūbentur nūptiātā quae semel nūpererunt, causa auspicii*, *u singulare perseueret matrimonium*, P. F. 283, 15. A *prōnuba* se rattache *prōnubāre*, dont un exemple de participe présent se trouve dans St. Jérôme.

subnuba, -ae f.: Ov., Her. 6, 153; *bi*, *multi*, composés tardifs imités du gr. *ñtē*, *πολύγαμος*.

Cōnūbium, -i : la longue qu'on trouve, par exemple, dans Vg., Ae. 9, 600, *en qui nostra sibi bello conubia posunt*, ou Ov., F. 3, 195, *extremis dantur conubia genitibus*: *at quae*, où *-nūbē* forme le dactyle cinquième ou quatrième, est due sans doute à un allongement artificiel de la poésie dactylique. Souvent aussi le mot est scandé comme trisyllabe par synthèse (*cōnūbium* avec *ū* par position); cf. Thes. IV 814, 55 sqq. Mais, là où la forme du mot ou du vers le permet, il semble qu'on trouve l'u scandé bref, ce qui est la quantité attendue; *innūbō* (Vg., Ae. 7, 253; Ov., M. 6, 428), *cōnūbālis*, etc.; cf. Thes., loc. cit., 70 sqq., 34 sqq. (la synthèse est moins vraisemblable).

Cōnūbium, dans la langue juridique, désigne le « droit de contracter mariage »; cf. Ulp. reg. 5, 3, c. est *uxoris iure ducedas facultas*; 3, 4, c. *habent ciues Romani cum ciubis R.*, *cum Latinis et peregrinis autem ita si con-*

nūdus est. Dans la langue commune, il désigne seulement le « mariage »; c'est un synonyme, surtout poétique, de *coniūgūm*, sur lequel il a été formé. — Les gloses ont aussi *connubis*, *connubis*, *σύγγαμοι*.

Les anciens rattachaient *nūbō*, *nūpā* à gr. *νύμφη*, e. g. P. F. 173, 2, *nuptam a Graeca dictam*. *Illi enim <nuam> nuptam vētō νύμφην appellant*. Mais ils étaient aussi un rapport entre *nūbō* et *nūbēs*, et Varro cite un mot *nuptus* « opertio », L. 5, 72: *Neptūnus, quod mare terras obnubit, ut nubes caelum, ab nuptu, i. e. opertione, ut antiqui, a quo nuptiae, nuptus dictus*; comme Donat, ad Hec. 656, explique *nubere* par *operi* *tegique* (cf. la glose obscure *nuit*: *operuit, texit*, CGL V 122, 29, où *nuit*, si la leçon est correcte, doit représenter un parfaît **nūbī* > **nūi*, comme *obnūbō*); cf. Festus 174, 20, *nuptias dictas esse aut Sanbra ab eo quod νυμφεῖ dixerunt Graeci antiqui γάμο...* Aelius et Cincius, *qua flammēo caput nubēt obnubulatur, quod antiqui obnubere vocant*, et P. F. 201, 4, *obnubī, caput operit; unde et nuptias dictae a capūis opertione*. Cf. aussi Serv. in Ae. 4, 374. Or, *obnūbō* n'a d'autre sens que « voiler [la tête] », et il semble difficile de le séparer de *nūbō*. L'objection émise par Solmser contre ce rapprochement, Glotta 2, 78, est que le parfaît attesté de *obnūbō* est *obnūbī*; mais les exemples de ce parfaît sont trop rares et trop tardifs (Ennodius, Cassiodore) pour être probants. Si le rapprochement est exact, *nūbē maritō* voudrait proprement dire « prendre le voile à l'intention du mari », et l'acte du mariage aurait été désigné par la cérémonie la plus importante du rituel, celle de la prise du voile (*flammeū*) qui symbolisait la perte de la liberté pour l'épouse et la réclusion dans la demeure du mari. *Nūbō* serait ainsi à *nūbēs* comme *caedē* à *caedēs*, etc.; cf. Benveniste, *Origines*, p. 157.

Le rapprochement souvent proposé avec v. russe *snubī*, pol. *snēbīc'* « rechercher en mariage » fait difficulté parce que ce terme s'applique au prétendant, non à la femme. Limité à deux langues, le rapprochement, si séduisant qu'il soit, n'a du reste qu'une valeur limitée.

Si l'on écarte le rapprochement avec v. russe *snubīt*, il reste à considérer les rapprochements qui ont été proposés pour *nūbēs*; ceux-ci sont bornés à l'indo-iranien et à l'italo-celtique.

Sur *conūbium* et son groupe, v. l'article de J. Wackernagel, *Festschr. Kretschmer*, 289 sqq.

nucleus: v. *nux*.

nūdiūs: usité seulement dans les groupes *nūdiūs tertius*, *quartus*, *quintus*, etc.; cf. P. F. 173, 1, *nūdiūs tertius compositum ex nunc et die tertio*. Composé de *nu* (cf. *nunc*) et du nominatif ancien *nūs*, qui, au sens de « jour », a été remplacé par *dīes*. *Nūdiūs tertius* est une ancienne phrase nominale: « [C'est] maintenant le troisième jour », employée adverbialement, comme *nīmīrum*, etc.

Dérivé tardif: *nūdiūs tertīānūs*, glosé *τριθημερός*.

Conservé dans quelques dialectes romans, dont les formes supposent un *ū* de la syllabe initiale: *nūdiūs tertius*. M. L. 5987.

V. *num* et *dīes*.

nūdus, -a, -um: nu, dénudé. Avec l'ablatif, « dénudé de, dépouillé de ». Quelquefois aussi, comme gr. *γυμνός*,

et peut-être à son imitation, « légèrement vêtu » ; cf. Vg., G. 1, 299, *nudus aræ, sere nudus*. Sens dérivé : sans ornement, simple ; *nūda ueritæs*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5988.

Dérivés et composés : *nūdulus*, -a, -um (tardif) ; *nūdūs* ; *nūdō*, -as, M. L. 5985 ; *nūdātiō* ; *dēnūdō* (depuis Enn. jusqu'à la Vulg., cf. ἀπογυμνω); *ēnūdō* (rare, tardif) ; *nūdipēs* (= gr. γυμνόπους) ; *nūdipēdālia* n. pl. ; *renūdō* (époque impériale).

Tout se passe comme s'il y avait eu un adjectif radical, représenté par le dérivé thématique à vocalisme radical long v. sl. *nagū*, lit. *nūgas* « nu », et par des dérivés pourvus de divers suffixes : *-no- dans skr. *nagnā* et *-eno- dans v. isl. *nakin*, *-e/-oto- dans v. isl. *nēkuidār*, got. *naqaps* et *-to- dans irl. *nacht*, gall. *noeth*, *-edo- dans lat. *nūdus* (pour la coexistence de *-to- et *-do-, cf. lit. *trūtrās* et v. sl. *trūtrū* « ferme ») ; forme à e radical dans hitt. *nekuumanza* « nu », de *negʷants. Il y a des formes aberrantes, comme av. *māyñō* et gr. γυμνός (et λυμνός, Hés.), dont la théorie fait difficulté. L'arménien même, avec m- initial comme dans la forme avestique, a un autre mot : *merk*, qui se laisse concilier avec les précédents. V. Vendryes, *Rev. celt.*, 49 (1932), p. 299.

nūgæ (*nōgæ*, *naugæ?*), -ārum f. pl. : bagatelles, plaisanteries, sottisées, riens ; *nūgæs agere* « plaisanter, perdre son temps ». Ancien mot de la langue parlée, populaire ou familier, dont la forme est mal fixée.

Dérivés : *nūgor*, -āris ; *nūgator*, -trix, -tōrius ; *nūgāmenta* (Apul.) ; *nūgār* ; *nūgācītās* ; *nūgālis* (tardif), M. L. 5989 ; *nūgālītās* (Gloss.) ; *nūgō*, -ōnis (Apul.).

Composés plautiniens : *nūgi-uendus*, -gerulus, -epiloquidés (Per. 703) ; *nūgiparus* (Gloss.).

Dans quelques dialectes italiens se trouve un représentant d'un dérivé **nūgina*, **nogina*, cf. M. L. 5990, qui a le sens de « pépin de melon ou de citrouille ». Il est possible que ce soit là le sens ancien de **nūgæ* et que le mot ait été pris dans le sens imagé, comme *nauces*, *naucum* (auquel il est joint par Ennius : *illic nūga-tor nūli, non nauci'st homo*), *hilum*, etc.

Pas d'étymologie.

nūllus, -a, -um adj. et pron. : nul, aucun. De *ne* + *ūl-lus*. Cf. *ūnus*. Se substitue, dès les plus anciens textes, à *nēmō* à certains cas et tend à l'éliminer dans la langue parlée. Le neutre *nūllum* au sens de « aucune chose » est rare ; la forme qui le remplace est *nihil(um)*, *nil*. S'emploie quelquefois en guise de négation renforcée. De même que *nūllus sum* veut dire « je ne suis plus rien du tout, je suis bien mort », *nūllus* peut se joindre comme une sorte d'opposition à un sujet exprimé ou non et au verbe de la phrase, e. g. Plt., As. 408, *Libanum in tostrinam ut iusseram uenire, is nullus uenit* (= il n'est pas venu du tout) ; Cas. 795, *qui amat, tam hercæ, si essurit, nullum essurit* (= il n'a faim pour rien, il n'a pas faim du tout). Ancien, usuel. Panroman sauf en roumain, où est conservé *nēmō*. M. L. 5992. Une forme renforcée **ne ipse ūnus* est attestée par it. *nessuno*, v. fr. *nesun*, prov. *nesun* ; cf. M. L. 5883.

Composés : *adnūlō*, -as : dénominatif tardif, formé sur le modèle du gr. ἀποθέσθαι, fréquent surtout dans la langue de l'Église ; *nūllatenus* « en aucune façon »

(tardif, d'après *quātenus*) ; *nūllibi* (id., glosé *obdæquatio*, *nūllificō*, -as et ses dérivés (langue de l'Église). Gloses ont aussi *nūllatus* et *nūllidignus*.

num : alors, maintenant. Particule temporelle dans ce sens, n'existe plus que postposée à *etiam* ou renforcée de la particule -ce dans *nunc*, *nuncine*, *nunciam* de **num-ce-ne*, *nunciam* de **num-ce-iam*. Num et usité surtout dans les phrases interrogatives qui comportent une réponse négative : *num quid uis* qui proprement « maintenant (alors) désires-tu quelque chose ? ». Peut être suivi de *nam* ou de *ne*, qui le renforcent, dans des interrogations qui marquent la surprise ou l'angoisse (*num nōn se rencontre aussi dans num non uis*, e. g. Pl. Au. 161) et surtout de *quid*, dans *numquid*, d'abord familier, qui, à l'époque impériale, dans la langue écrite et notamment dans la Vulgate, a remplacé le simple *num* ; cf. J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 42, cf. gr. μητι. Num ayant développé ce sens interrogatif, le sens temporel a été réservé à *nunc*, qui a servi à marquer le temps présent, par opposition à *tum*, *tunc*. Le rapport entre *num* et *nunc* s'est à ce point effacé que Plaute peut écrire, Tru. 546, *nunc tu num neuis me uoluptas mea, | quo uccatus sum, ire ad cenam?* *Nunc* étant donné son sens actuel, a pu, comme *vū* &c, ramener d'une hypothèse invraisemblable à la réalité présente. On le trouve quelquefois, avec des temps du passé ou du futur, pour mettre la chose immédiatement sous les yeux.

nunciam : toujours trisyllabique, a le même sens que *nunc*, en insistant sur l'instantanéité du procès envisagé. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Au sens de « maintenant », *num* et *nunc* sont évidemment apparentés à gr. *vū*, *vov* et *vūv*, *vūv-i*, got. *nu*, v. irl. *nū*, v. h. a. *nu* « maintenant », lit. *nū* et *nūnā*, v. sl. *nyñē*, skr. *nū*, *nūnām* « maintenant », hitt. *nu* « donc, alors ». Le latin a *nū*- dans *nū-dius*. V. aussi *nūper* (?) Cet adverbe indo-européen **nū*-tonique ou atone, avec nasale finale ou non, est sans doute apparenté au groupe de *nous*.

On peut concevoir que l'emploi interrogatif de *num* soit dérivé du sens de « maintenant » (v. Hofmann, *Lat. Umgangssprache*, p. 41 sqq.). Mais on peut aussi penser à quelque particule apparentée au groupe de *ne*, *nem-pe*, *enim*, etc., et qui serait de la forme de *tum*, *cum*, etc. Alors *num* aurait deux origines.

numella, -ae f. (employé surtout au pluriel) : sorte d'entrave ou de carcan, destinée à immobiliser des hommes ou des animaux pendant un châtiment ou une opération. Ancien (Plt.), rare et technique.

nūmellātus, -a, -um : *numella ligatus*, i. e. *uinculo quo quadrupedes alligantur*, CGL Plac. V 34, 2.

Étymologie inconnue.

nūmen : v. *nuō*.

numerus, -i m. : partie de l'ensemble classée à son rang, catégorie, compte et « nombre ». *Numerus* peut se dire de choses qui ne se comptent pas, comme de choses qui se comptent : *magnus numerus frumenti*, Cic. Verr. 2, 2, 72, 176, et *magnus piratarum numerus* id., ibid. 2, 5, 28. *Esse in numerō* ne veut pas dire exactement « être au nombre de », mais « être dans la catégorie de » ; cf. aussi *parentis numerō alicui est*,

Glo. Diu. in Gaec. 19, 61 sqq., *numerum alqm obtinere* (occuper un certain rang), par opposition à *nūlō numerō esse* ; *numeris omnibus* « dans toutes les parties ». À l'époque impériale, *numerī* désigne les divisions d'une armée marquées par un numéro d'ordre, les « unités ». En outre, *numerus* a servi à rendre toutes les acceptations techniques du gr. ἀριθμός « nombre oratoire, mesure, rythme », « nombre grammatical », « la foule, le nombre » (par opposition à la qualité). Le pluriel *numerī* traduit ἀριθμός « la science des nombres ». Ancien (Liv. Andr.), usuel, classique. Panroman, sauf espagnol et portugais (de même *numerō*). M. L. 5994. Celtique : irl. (n)umír, britt. *nimer*, *nifer*.

L'ablatif *numerō* s'emploie à l'époque archaïque avec le sens de « exactement, précisément, à point nommé, à temps » ; et par suite « vite », et même « trop vite » par un développement de sens comparable à celui de *nūris* et de fr. *trop*. Cf. aussi le développement de sens de *mātūrus*.

Dérivés et composés : *numerō*, -as : compter, dénombrer. M. L. 5993 ; *numerātiō*, -tor, -bilis (Hor., Ov. = ἀριθμητός, comme *innumerābilis*, du reste plus fréquent et usité dans la prose classique = ἀναριθμητός) ; cf. aussi *innumerus* (= ἀνάριθμος) ; *innumerābilis* (Lucr.) ; *innumerābilītās* (Cic.) ; *biliter*, tous mots savants ; *numerālis*, terme de grammaire : -e *nōmen* (Prisc.) ; *numérārius* (tardif) : 1^o calculateur ; 2^o -i *uocati* sunt qui *publicum nummum aerariis inferunt*, Isid., Or. 9, 4, 19 ; *numerius*, -a, -um (très rare et tardif) ; *numerōsus* : 1^o conforme à la mesure, rythmique ou rythmé (sens classique) ; 2^o abondant, nombreux (époque impériale) ; d'où *numerōsiter*, -as et *innumerōsus* (rares et tardifs).

abnumerō (Nigid. ap. Cell. 15, 3, 4) ; *ad-* (classique et usuel), *con-* (rare, tardif), *dī-* (classique), *ē-* (classique) « *ūs* praepositionis perfectiū saepius uiget » (Thes.), *per-* (classique, mais rare), *re-* (archaïque), *super-* (bas latin), *trāns-* (Rhet. ad Herenn.) *numerō* ; *super-numerārius* : qui se trouve en surnombre (Vég.). Le nom propre *Numerius* remonte à *Numasios*, cf. prén. *Numasios*, datif, CIL I² 3, 03. *Niumsiesis*, et doit se rattacher au sabin *Numa*. Sans rapport avec *numerus* ; v. Schulz, *Lat. Eigenn.*, 164, 197.

On rapproche gr. *vēuo* « je distribue, je partage » ; et, pour le traitement phonétique, on rappelle *umerus*. Le tout peu clair.

numidae, -ārum m. pl. : -as dicimus quos Graeci *Nomadas*, siue quod id genus hominum pecoribus negotiatur, siue quod herbis, ut pecora, aluntur, P. F. 179, 5. Emprunt oral au grec ; le nominatif *Numida* est tiré de l'accusatif *Nouāda*.

numimus, -i m. (gén. pl. *nummum* à côté de *nummōrum*) : monnaie, pièce de monnaie ; spécialement *n.* (scil. *sēstertius*) « sesterc ». Ancien (Caton) et se retrouve en embr. *numer* « *nummīs* » (qui, du reste, peut être un emprunt au latin). Non roman.

Dérivés et composés : *nummārius* : relatif à la monnaie, à l'argent ; monnayable, c'est-à-dire « vénal » ; *nummātus* : bien fourni de monnaie ; *nummulus* : menue monnaie, et « mauvaise herbe », sans doute le « rhinanthé », Plin. 18, 259 ; *nummulārius* : chameleur, et « vérificateur des monnaies » (époque impériale).

riale) ; *nummulāriolus* (Sén., Apocol. 9, 4) ; *negantī*, *poscī-nummīs* (Apul.).

Trinummus, titre d'une comédie de Plaute ; cf. Tri. 842. Pour les Latins, *nummus* est un mot emprunté au grec ; cf. Varr., L. L. 5, 173 : *in argento nummi, id ab Siculis*, et Festus : *nummus ex Graeco nomismate existimant dictum*, F. 176, 35. Le grec de Sicile a bien une forme νόμιμος qu'on lit dans Épicharme et Sophron ; cf. Polux IX 79 sqq. qui l'attribue au dorien occidental et rapporte d'après Aristote qu'elle était en usage chez les Tarentins. Mais c'est νόμιμος qui paraît emprunté au latin, comme, du reste, un certain nombre de mots « siciliens » ; le doublet νόμιμος, cf. Liddell-Scott, *Lexicon*, s. u., semble une hellénisation de la forme latine. *Nummus* peut provenir de νόμιμος « légal » (scil. *sēstertius* avec syncope de *t* et passage de *o* à *u* devant la labiale, comme *numerus*, *umerus* ; pour le sens, cf. νόμιμα. Les noms des monnaies sont souvent empruntés et sans origine claire ; cf. as, *libra*, *mina*, *dracuma*.†

numquam : v. *unquam*.

nunc : v. *num*.

nunciam : v. *num*.

nuncupō, -as, -āui, -ātūm, -ātūm : proprement « prendre le nom » ; « prononcer le nom », puis « désigner par son nom, invoquer, proclamer », etc. Terme appartenant à la langue du droit et du rituel, considéré comme archaïque par Cic., De Or. 3, 153. *Nuncupata pecunia est*, ut at *Cincius in lib. II de officio iurisconsulti, nominata, certa, nominibus propriis pronuntiata* (Lex XII Tab. 6, 1) : « cum nexum facies mancipiūnque, uti lingua nuncupassit, ita ius esto », i. e. uti nominarit, locutusse erit, ita ius esto. *Vota nuncupata dicuntur, quae consules, praetores, cum in prouinciam proficiscuntur, faciunt : ea in tabulas præsentibus multis referuntur. At Santra, lib. II de uerborum antiquitate, satis multis nuncupata conligit non directe nominata significare, sed promissa, et quasi testificata, circumscripita, recepta, quod etiam in uotis nuncupandis esse conuenientius*, Fest. 176, 3. Le mot est généralement pris dans son sens technique ; ce n'est qu'en poésie (Pac. 239, R³, cf. Varr., L. L. 6, 60) ou dans la prose impériale qu'il a été usité, avec ses dérivés, dans le sens de *appellare*.

Dérivés et composés (époque impériale) : *nuncupātī*, -tor, -tiūs, -tim ; *nuncupātēm* ; *connuncupō*.

Dénominatif de **nōmī-eps*, comme *aucupor* de *au-* *eps*. Pour le traitement de *ā*, cf. le traitement de *ē* dans *sincup*. Pour la forme du premier terme de composé, cf. gr. αἴρω-φρύντος et l'ancien thème en -*ātua* ; lat. *opī-fex* et *opus*, *homicida* et *homō*, etc.

nūndinae : v. *nouem*.

nūntius (forme ancienne *nontius*, d'après Mar. Victor., GLK VI 12, 18 ; on trouve aussi *nontiata* CIL I² 586, cf. *noundinum* et *nondinum* ; quant au *nouentium* que Buecheler substitue au *momentum* du manuscrit dans le *Carmen Cr. Marci uatis*, cité par Festus 162, 6 : *quamvis momentum duonum negumate*, il n'a que la valeur d'une conjecture) : mot qui sert à la fois d'adjectif, *nūntius*, -a, -um « annonciateur », et de substantif : *nūntius*, -i m. « messager » et « message », *nūntius et res ipsa et persona dicitur*, P. F. 179, 1 ; *nūntia* f. « messa-

